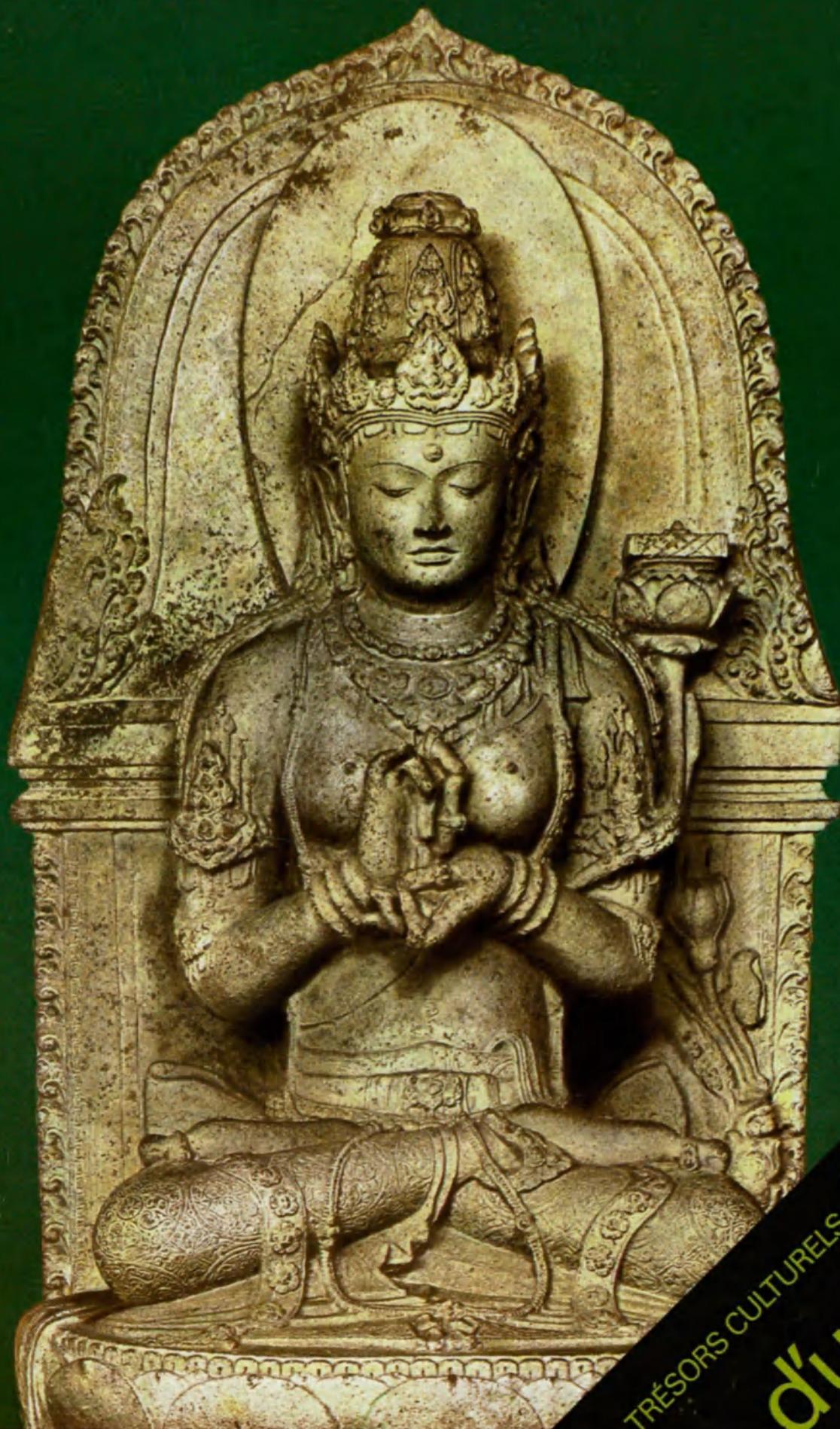


Le Courrier de l'unesco

Une fenêtre
ouverte sur le monde.

Juillet 1978 (31^e année) 3,50 francs français



TRÉSORS CULTURELS la fin
d'un exil



Photo © Spyros Tsavdaroglu, Athènes

TRÉSORS DE L'ART MONDIAL

133

Grèce

Un monarque en miniature

On pense que cette tête en ivoire (haute de 2,5 centimètres) représente le roi Philippe II de Macédoine (382-336 av. J.C.), qui avait jeté les fondations d'un royaume vigoureux qu'Alexandre le Grand, son fils, se chargera d'agrandir. Elle a été découverte il y a quelques mois, ainsi que nombreuses autres pièces caractéristiques de l'art hellénistique, en or, en argent, en bronze, d'un intérêt des plus considérables, durant les fouilles menées dans le village de Vergina, en Grèce septentrionale, par le professeur Manolis Andronicos de l'Université de Salonique. La tête a été trouvée sous un énorme tumulus, dans une tombe à voûte en berceau datant du troisième quart du quatrième siècle avant Jésus-Christ. Une fresque superbe décore sa façade, et l'on suppose qu'elle est le tombeau de Philippe II.

PUBLIÉ EN 18 LANGUES

Français ✓ Japonais ✓ Néerlandais ✓
Anglais ✓ Italien ✓ Portugais ✓
Espagnol ✓ Hindi ✓ Turc ✓
Russe ✓ Tamoul ✓ Ourdou ✓
Allemand ✓ Persan ✓ Catalan ✓
Arabe ✓ Hébreu ✓ Malaisien ✓
Caire ✓

Mensuel publié par l'UNESCO
Organisation des Nations Unies
pour l'Éducation,
la Science et la Culture

Ventes et distributions :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris
Belgique : Jean de Lannoy,
202, avenue du Roi, Bruxelles 6

ABONNEMENT — 1 an : 35 francs français ; deux
ans : 58 francs français. Paiement par chèque
bancaire, mandat postal, CCP Paris 12598-48,
à l'ordre de : Librairie de l'Unesco, Place de
Fontenoy - 75700 Paris.

Reliure pour une année : 24 francs.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la rédaction.

Bureau de la Rédaction :
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

Rédacteur en chef :
René Caloz

Rédacteur en chef adjoint :
Olga Rödel

Secrétaires généraux de la rédaction :
Edition française :
Edition anglaise : Howard Brabyn (Paris)
Edition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)
Edition russe : Victor Goliachkov (Paris)
Edition allemande : Werner Merkli (Berne)
Edition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)
Edition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)
Edition italienne : Maria Remiddi (Rome)
Edition hindie : H.L. Sharma (Delhi)
Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)
Edition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)
Edition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)
Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)
Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)
Edition turque : Mefra Arkin (Istanbul)
Edition ourdoue : Hakim Mohammed Saïd (Karachi)
Edition catalane : Cristian Rahola (Barcelone)
Edition malaisienne : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)

Rédacteurs :
Edition française :
Edition anglaise : Roy Malkin
Edition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Documentation : Christiane Boucher
Illustration : Ariane Bailey
Maquettes : Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

pages

**4 UN APPEL DE M. AMADOU-MAHTAR M'BOW
DIRECTEUR GÉNÉRAL DE L'UNESCO**

Pour le retour, à ceux qui l'ont créé,
d'un patrimoine culturel irremplaçable

6 TRESORS CULTURELS EN EXIL

Des régions entières sont privées
de tout l'œuvre de leur passé
par *Georges Fradier*

12 DOCTEUR ELENA LUCREZIA CORNARO

Pour la première fois, il y a 300 ans,
une femme accédait au doctorat
par *Maria Remiddi*

14 MES ANNÉES AVEC TOLSTOÏ

Extraits d'un journal inédit
par *Douchan Makovičski*

**24 TOLSTOÏ : GRANDEUR D'UN HOMME
CONTRADICTIONS D'UNE ÉPOQUE**

par *Victor B. Chklovski*

27 LA "MÈRE"

L'héritière spirituelle du philosophe Sri Aurobindo
par *Emmanuel Pouchpa Dass*

**30 LA COOPÉRATION TECHNIQUE
ENTRE PAYS EN DÉVELOPPEMENT**

par *Dragoljub Najman*

34 NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**2 TRÉSORS DE L'ART MONDIAL**

GRÈCE : Monarque en miniature

I à IV ACTUALITÉ UNESCO**Couverture**

Les vicissitudes de l'histoire ont fait que d'innombrables œuvres d'art, d'innombrables objets de toutes sortes se trouvent aujourd'hui en exil, loin de leur pays d'origine. Dans un récent appel (voir page 4), M. Amadou Mahtar M'Bow, Directeur général de l'Unesco, a pu dire que, si l'art est universel, les peuples privés de leur héritage culturel ont néanmoins le droit de demander le retour des objets les plus représentatifs de leur culture. Déjà certains retours ont eu lieu. Ainsi cette statue de la déesse Prajnaparamita (13^e siècle) originaire de l'est de Java, a-t-elle été cédée en avril 1978 au musée Pusat de Djakarta (Indonésie) par le Rijksmuseum voor Volkenkunde, de Leyde (Pays-Bas).

Photo © Commissie Rijksmuseum voor
Volkenkunde, Leyde, Pays-Bas

Un appel de M. Amadou-Mahtar M'Bow Directeur Général de l'Unesco

LE génie d'un peuple trouve une de ses incarnations les plus nobles dans le patrimoine culturel que constitue, au fil des siècles, l'œuvre de ses architectes, de ses sculpteurs, de ses peintres, graveurs ou orfèvres — de tous les créateurs de formes qui ont su lui donner une expression tangible dans sa beauté multiple et son unicité.

Or, de cet héritage où s'inscrit leur identité immémoriale, bien des peuples se sont vu ravir, à travers les péripéties de l'histoire, une part inestimable.

Éléments architecturaux, statues et frises, monolithes, mosaïques, poteries, émaux, jades, ivoires, ors gravés, masques — de l'ensemble monumental aux créations de l'artisan — les œuvres enlevées étaient plus que des décors ou des ornements : elles portaient témoignage d'une histoire, l'histoire d'une culture, celle d'une nation dont l'esprit se perpétuait, se renouvelait en elles.

Les peuples victimes de ce pillage parfois séculaire n'ont pas seulement été dépouillés de chefs-d'œuvre irremplaçables : ils ont été dépossédés d'une mémoire qui les aurait sans doute aidés à mieux se connaître eux-mêmes, certainement à se faire mieux comprendre des autres.

Aujourd'hui une spéculation effrénée, qu'attisent les prix pratiqués sur le marché des œuvres d'art, pousse encore trafiquants et pilliers à exploiter l'ignorance locale, à tirer parti de toute complicité offerte. Dotés de moyens considérables, asservissant la technique à leur cupidité, des pirates modernes dégradent et dévalisent, en Afrique, en Amérique latine, en Asie, en Océanie, en Europe même, les sites archéologiques que les hommes de science ont à peine mis au jour.

Ces biens de culture qui sont partie de leur être, les hommes et les femmes de ces pays ont droit à les recouvrer.

Ils savent, certes, que la destination de l'art est universelle ; ils sont conscients que cet art qui dit leur histoire, leur

vérité, ne la dit pas qu'à eux, ni pour eux seulement. Ils se réjouissent que d'autres hommes et d'autres femmes, ailleurs, puissent étudier et admirer le travail de leurs ancêtres. Et ils voient bien que certaines œuvres partagent depuis trop longtemps et trop intimement l'histoire de leur terre d'emprunt pour qu'on puisse nier les symboles qui les y attachent et couper toutes les racines qu'elles y ont prises.

Aussi bien ces hommes et ces femmes démunis demandent-ils que leur soient restitués au moins les trésors d'art les plus représentatifs de leur culture, ceux auxquels ils attachent le plus d'importance, ceux dont l'absence leur est psychologiquement le plus intolérable.

Cette revendication est légitime.

L'Unesco, que son Acte constitutif charge de veiller à la conservation et à la protection du patrimoine universel d'œuvres d'art et de monuments d'intérêt historique ou scientifique, s'emploie à promouvoir l'action requise en la matière.

Le retour des biens culturels aux pays qui les ont perdus continue, toutefois, de poser des problèmes particuliers que les accords négociés et les actions spontanées ne suffisent pas à résoudre. Il est donc apparu nécessaire d'aborder ces problèmes en tant que tels, dans leur principe et dans leur ensemble.

C'est pourquoi, au nom de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture, qui m'en a confié le mandat,

J'appelle solennellement les Gouvernements des Etats membres de l'Organisation à conclure des accords bilatéraux prévoyant le retour des biens culturels aux pays qui les ont perdus ; à promouvoir prêts à long terme, dépôts, ventes et donations entre institutions intéressées en vue de favoriser un échange international plus juste des biens culturels ; à ratifier, s'ils ne l'ont pas encore fait, et à appliquer avec rigueur la Convention qui leur donne les moyens de s'opposer efficacement aux trafics illicites d'objets d'art et d'archéologie.

J'appelle tous ceux qui ont mission d'informer — journalistes, chroniqueurs de la presse écrite et parlée, programmeurs et auteurs d'émissions télévisées et de films — à susciter dans le monde un vaste et fervent mouvement d'opinion pour que le respect des œuvres d'art se traduise, chaque fois qu'il le faut, par le retour de ces œuvres à leur terre natale.

J'appelle les organisations culturelles et les associations de spécialistes de tous les continents à contribuer à la formulation et à l'application d'une éthique plus stricte de l'acquisition et de la conservation des biens culturels et à la

POUR LE RETOUR

A CEUX QUI L'ONT CRÉÉ

D'UN PATRIMOINE CULTUREL IRREEMPLAÇABLE

révision progressive des codes déontologiques professionnels en la matière, s'inspirant en cela de l'initiative du Conseil international des Musées.

J'appelle les universités, les bibliothèques, les galeries d'art publiques et privées et les musées qui ont les collections les plus significatives à partager largement les biens qu'ils détiennent avec les pays qui les ont créés et n'en possèdent, quelquefois, même plus un seul exemplaire.

J'appelle aussi celles de ces institutions qui détiennent plusieurs objets ou documents semblables, à se défaire au moins d'un objet et à le renvoyer dans son pays d'origine, pour que de jeunes générations ne grandissent pas sans avoir jamais eu la possibilité de voir de près une œuvre d'art ou une création artisanale de qualité fabriquée par leurs ancêtres.

J'appelle les auteurs de livres d'art et les critiques d'art à dire combien une œuvre gagne en beauté et en vérité, pour le profane autant que l'érudit, quand il la redécouvre dans le cadre naturel et social où elle a été conçue.

J'appelle les techniciens de la conservation et de la restauration à faciliter, par leurs conseils et par leur action, le retour d'œuvres d'art dans les pays qui les ont créées et à rechercher avec imagination et persévérance de nouveaux moyens de les préserver et de les présenter, lorsqu'elles auront été replacées dans leur contrée d'origine.

J'appelle les historiens et les éducateurs à faire comprendre la blessure que peut ressentir une nation devant la rafle de ses œuvres. Survivance des temps de barbarie, la force du fait accompli constitue un élément de rancœur et de discord qui nuit à l'établissement d'une paix durable et à l'harmonie entre les nations.

Enfin, je m'adresse avec une émotion et un espoir particuliers aux artistes eux-mêmes, aux écrivains, aux poètes, aux chanteurs pour les convier, partout, à témoigner que les peuples ont besoin aussi d'exister dans l'imaginaire.

Il y a deux mille ans, l'historien grec Polybe nous invitait à ne plus faire du malheur des autres peuples l'ornement de notre patrie. Aujourd'hui, tous les peuples étant reconnus égaux en dignité, je suis convaincu que la solidarité internationale peut au contraire aider concrètement au bonheur général de l'humanité.

Restituer au pays qui l'a produit telle œuvre d'art ou tel document, c'est permettre à un peuple de recouvrer une partie de sa mémoire et de son identité, c'est faire la preuve que, dans le respect mutuel entre nations, se poursuit toujours le long dialogue des civilisations qui définit l'histoire du monde.

Amadou-Mahtar M'Bow



Photo © Musée Royal de l'Afrique centrale, Tervuren (Belgique)

Grâce à la collaboration exemplaire qui s'est établie, depuis 1969, entre le Musée royal de Tervuren (Belgique) et les musées nationaux du Zaïre (voir aussi pages 8-9), cette amulette en ivoire, d'une hauteur de 67 mm, a pu faire retour à son pays d'origine. Objet magique, on le portait en pendentif. Les bras repliés, les mains portées au menton, les genoux rapprochés caractérisent les traditions plastiques des Hungana, population vivant dans la vallée du Kwilu et qui était réputée pour son art de sculpter l'ivoire.

TRESORS CULTURELS EN EXIL

Des régions entières
sont privées
de tout l'œuvre
de leur passé

par Georges Fradier

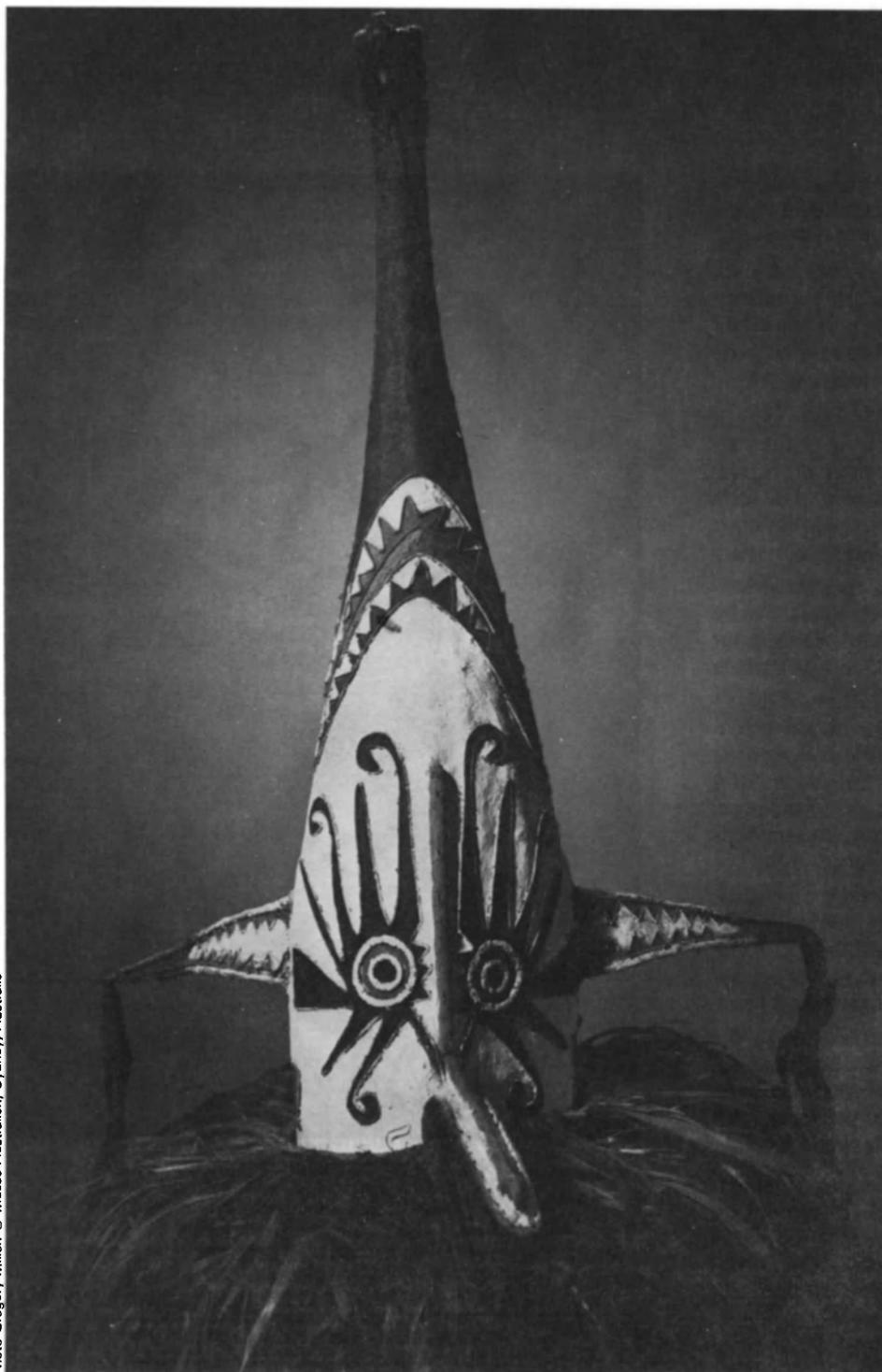


Photo Gregory Millen © Musée Australien, Sydney, Australie

L'art océanien se manifeste tout particulièrement dans l'invention de masques que l'on utilise dans des rites funéraires ou de fécondité : faits généralement en "tapa", tissu d'écorce en usage dans les îles, ces masques sont parfois d'une forme allongée, aux yeux richement décorés, ainsi que celui-ci, provenant de la région du Golfe de Papouasie. Il figure désormais parmi les collections du Musée de Papouasie-Nouvelle Guinée, auquel il a été cédé en 1977 par le Musée de Sydney (Australie), où il se trouvait depuis 1884.

UN Etat possède des collections d'œuvres d'art de toute nature et de toute origine ; il les entrepose, les expose, les offre à l'admiration universelle et à la recherche scientifique. Qu'arrive-t-il si les représentants d'un autre Etat désignent quelques-uns de ces objets et déclarent : "Cette statue, ces mosaïques, ou ces manuscrits, ces outils, ne vous appartiennent pas, ils nous ont été enlevés. En toute justice, vous devez nous les rendre" ?

Le fait est assez fréquent pour que l'Assemblée générale des Nations Unies se préoccupe depuis 1973 de la "restitution des œuvres d'art aux pays victimes d'expropriation", et pour que l'Unesco prépare la création d'un comité intergouvernemental pour promouvoir "la restitution ou le retour des biens culturels aux pays qui les ont perdus par suite de l'occupation coloniale ou étrangère". Des experts internatio-

GEORGES FRADIER, romancier et essayiste français, a été, à l'Unesco, directeur par intérim de la Division des établissements humains et de l'environnement écologique. Il est l'auteur de nombreux livres, parmi lesquels : *Orient-Occident*, (1958) ; *Fêtes et rencontres* (1963) ; *A propos de la qualité de la vie* (1976), publiés par l'Unesco.



Ce masque en vannerie autour d'un visage en tapa, symbolisant peut-être la fertilité, avait été également trouvé dans un village papouasien. Il appartient, depuis le 20 août 1974, au Musée de Papouasie-Nouvelle Guinée de Port-Moresby, après avoir figuré dans les collections ethnographiques du Musée National de Wellington (Nouvelle Zélande), qui a offert de renvoyer dans sa patrie d'origine ce spécimen typique.

naux réunis à Dakar en mars 1978 ont rédigé un projet de statuts pour ce comité.

Quelquefois des biens culturels sont pris de force, militairement. Sauf les nomades légendaires qui préféraient détruire, les armées en campagne ont souvent compté à leur tête ou dans leurs rangs des collectionneurs avertis qui, rentrés chez eux, ont orné jadis des palais, plus tard des musées.

Sur ce point le droit des gens est formel depuis près de deux cents ans : si la nation enrichie de cette manière perd la guerre, les vainqueurs l'obligent à restitution. Ainsi le Traité de Vienne en 1815, les traités de Versailles, de Saint-Germain, de Sèvres, après 1918, ont assuré par exemple le retour de milliers d'œuvres d'art dans leurs pays d'origine, d'un bout à l'autre de l'Europe. Ces traités ont même superbement nié toute prescription en la matière : en 1920, un pays a été prié de rendre des objets et des documents enlevés au 18^e siècle à des provinces qui lui étaient alors soumises, y

compris un triptyque de Rubens qu'un de ses déjà anciens souverains avait acheté en 1777.

Naturellement, au cas où elles détiennent elles aussi des œuvres enlevées à autrui, les puissances qui dictent les traités devraient accepter les mêmes obligations.

Comme il y a peu de preuves de cette courtoisie élémentaire, les historiens ont coutume de citer à ce propos une phrase, vieille de plus de 2000 ans, de leur précurseur Polybe. Après avoir reproché à Rome, que d'ailleurs il admirait, ses rapines et ses spoliations, ce Grec écrivait : "Je souhaite que les conquérants à venir apprennent à ne pas dépouiller les villes qu'ils se soumettent, à ne pas faire des malheurs des autres peuples l'ornement de leur patrie."

Il est très concevable qu'un pays revendique solennellement des œuvres qui lui ont été prises en de rudes circonstances localisées et datées — et n'obtienne rien. Des

gouvernements sollicitent, d'autres écoutent poliment et regrettent : ils ne sont pas en mesure de donner suite. C'est ce qui se passe aujourd'hui assez souvent.

Un pays d'Afrique, par exemple, cherche actuellement à rentrer en possession d'un des quatre masques d'ivoire, d'une haute valeur historique et symbolique, qui avaient été emportés en 1897, — on sait par quels membres de quelle "expédition punitive". On sait où ils sont : l'un dans un musée, trois chez des particuliers. Parmi ces derniers, il y a même la descendante d'un officier qui a pris part à ladite expédition ; cette dame considère sans doute que l'objet est un bien de famille ; on ignore ce que considèrent les autres détenteurs. En tout cas la délégation officielle du pays demandeur, chargée d'acheter (très cher) l'un des masques en question, est rentrée de voyage les mains vides.

Cependant, on aurait bien tort d'imputer aux seules opérations militaires les grands



Photo © Musée de Newark, New-Jersey

Les "ndop", figurines royales en bois sculpté, jouaient un grand rôle dans la transmission des pouvoirs chez les Kuba, ethnie zaïroise de la région du Kasai, où la tradition de la royauté se perpétue depuis des siècles. Le souverain peut être identifié grâce à l'objet symbolique accolé à son socle : dans cette statuette haute de 55 cm, le petit tambour désigne le roi M'Bop, qui a régné vers 1900.



Photo © Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren (Belgique)

Cette mosaïque polychrome datant du 5^e siècle de notre ère et représentant, croit-on, l'image allégorique d'une amazone, attestait l'étendue de la colonisation romaine en Asie Mineure : elle avait été trouvée à Apamea (Syrie) et figurait parmi les collections du Musée de Newark, dans l'état du New Jersey (Etats-Unis). A la suite d'une requête adressée le 25 juin 1973 à ce Musée par la direction générale des Antiquités et Musées de Syrie, cette œuvre remarquable reprenait dès le 6 avril 1974 le chemin de son pays d'origine.

► déménagements de biens culturels dont s'inquiètent les institutions internationales. Les transferts contestés se sont faits presque tous en temps de paix, et fort paisiblement. Certains musées réputés se glorifient d'œuvres d'art qu'ils ont reçues grâce à de calmes rapines, perpétrées avec un semblant d'autorisation, peut-être à la faveur d'une occupation "étrangère ou coloniale", en profitant quelquefois de l'occupation d'un territoire par une tierce puissance, l'essentiel étant que les populations dépouillées fussent sans défense.

Le plus bel exemple de ces entreprises reste l'histoire des sculptures de l'Acropole d'Athènes, sciées, démontées, expédiées vaille que vaille par le consul Elgin entre 1800 et 1803. Les visiteurs qui admirent au British Museum les frises du Parthénon et la Korè de l'Erechthéon, savent-ils qu'en démantelant ces temples les tâcherons d'Elgin ont brisé des dizaines de bas-reliefs ? Se rappellent-ils qu'à cause d'un fâcheux naufrage, les métopes en route pour Londres (et Paris, et Copenhague) gisent au fond de la mer, au large du Cap Malea ? Songent-ils que toutes ces sculptures seraient aujourd'hui à leur place, voulue par Phidias, si le consul antiquaire n'avait mis tant d'acharnement à les sau-

ver, avec la douteuse approbation du gouvernement de Constantinople ?

Mais ce n'est qu'une histoire exemplaire parmi des centaines. Il serait absurde d'incriminer un pays plutôt que d'autres ; d'ailleurs, à l'époque, nul ne dénonça Elgin plus violemment que le poète anglais Byron. Et aujourd'hui, il y a peu de grands musées d'antiquités ou d'ethnographie qui ne possèdent pas quelques œuvres importantes obtenues dans des conditions analogues en Grèce, en Italie, en Chine, en Inde, dans les pays du Moyen-Orient, d'Afrique et d'Amérique latine. Il serait plus intéressant d'étudier la bonne conscience qui a presque toujours présidé à ces sortes de "sauvetages".

Vers 1800 il était de mode de faire venir en Europe toute œuvre jugée belle, parce qu'une belle œuvre témoigne du génie humain, et que l'Europe s'arrogeait le monopole du génie. Quelquefois une seule nation du continent suffisait à la tâche. Après tout, en raflant statues, livres, peintures, orfèvrerie, en Flandre et en Italie, les commissaires de Napoléon croyaient sérieusement agir au nom de la raison et des lumières.

Plus tard, les prélèvements opérés dans des pays affaiblis ont trouvé des justifica-

tions assez nobles, comme l'avancement des sciences, l'amour de l'art, ou simplement la collection.

Aussi la plupart des biens culturels enlevés à des territoires naguère colonisés (ou en situation de dépendance du fait de troubles politiques et de marasme économique) semblent avoir été acquis légalement. Les lois qui protègent ces biens et en interdisent l'exportation sont récentes, elles ne s'appliquent pas encore partout.

Comment définir rétrospectivement le caractère licite des acquisitions ? Voyageurs épris d'exotisme et de beaux souvenirs ou savants en mission, les acquéreurs ont pu se conduire avec une parfaite honnêteté. Quelqu'un — administrateur local, propriétaire d'un terrain, chef de village, etc. — les a autorisés à charrier les produits de leurs fouilles, ou à sortir les meubles d'un sanctuaire, les manuscrits d'archives à l'abandon.

Beaucoup d'objets, trésors ou simples ustensiles, ont été donnés conformément aux lois de l'hospitalité. D'autres, plus nombreux, ont été tout bonnement achetés, troqués dans des conditions peut-être bizarres auxquelles, en principe, les deux parties trouvaient leur compte ; et plus tard, la monnaie a paru tout régler, les mar-



Photo © Musée royal de l'Afrique centrale, Tervuren (Belgique)

La population Kuba, venue de l'ouest et ayant essaimé vers le centre du Zaïre, a toujours été fort éprise d'art et de beauté, et le métier d'artiste y était honoré : si tous les corps de métier sont représentés à la cour royale, la préséance y est dévolue au délégué des sculpteurs. Cette main en bois minutieusement sculptée, d'une longueur de 84 mm, était un objet rituel, comportant peut-être une signification sacrée.



Photo © Instituto Nacional de Cultura, Panama

Cette céramique précolombienne, dont on situe la fabrication entre 800 et 1200, avait été trouvée à Sitio Conte, dans la province de Coclé, au nord du Panama. Le Musée Peabody de l'Université de Harvard (Etats-Unis) en a consenti la cession temporaire au Patrimoine historique national de Panama, par un contrat de dix ans renouvelable.



Photo © Musée Royal de l'Afrique centrale, Tervuren, Belgique

Un autre style, austère et expressif, caractérise l'art des Lega, ethnie de la région du Maniema (Zaïre), notamment pour les objets destinés à la société fermée des "Bwamé". Ce masque dont l'arête du nez est typique, en ivoire, haut de 137 mm, appartenait probablement à un grand initié, comme tous ceux qui étaient sculptés en cette matière. De même que les deux autres œuvres zaïroises, il a pu faire retour à son pays natal en vertu de la coopération instituée entre le Musée Royal de l'Afrique centrale de Tervuren (Belgique) et les musées nationaux zaïrois.

C'est en 1001 que le pape Sylvestre II, en conférant la royauté à Etienne 1er, fondateur de l'Etat hongrois, lui offre cette couronne, à laquelle on adjointra par la suite le sceptre (12^e siècle) et le globe royal (14^e siècle). Gagés ou perdus, volés même à plusieurs reprises au cours des siècles, ces objets précieux furent gardés à Fort Knox (Etats-Unis) après la dernière guerre. Grâce à un accord conclu entre les gouvernements des Etats-Unis et de la Hongrie, ce trésor historique a pu, au début de l'année 1978, faire retour à Budapest.



Photo Béla Jarmai © Interfoto mti, Budapest, Hongrie

chands ont prospéré. Quoi de plus légal que ces échanges, quand ils se font de bonne foi, selon les usages du lieu ?

On a des raisons aujourd'hui de mettre en doute la valeur de ces usages et d'apprécier la bonne foi avec quelque réserve. Par exemple, il est permis de se demander si les donateurs avaient toujours le droit de donner ; en plus d'un cas on pourrait récuser les libéralités d'un potentat qui aurait disposé des biens de "son" peuple, ou d'un prêtre qui aurait aimablement offert à un visiteur le contenu de "son" temple.

Quant aux transactions commerciales, depuis le temps des colporteurs jusqu'à celui des gros négociants à filières multiples, il est légitime de s'interroger sur leur validité. Le vendeur avait-il le droit de vendre ? Etait-il vraiment propriétaire ou mandataire authentique ?

Chaque jour des œuvres d'art sont volées et disparaissent, puis, après de longs périple, sont vendues par d'honorables commerçants à des amateurs non moins honorables. Et quelquefois la question la plus pertinente serait de savoir si à l'origine le vendeur a eu la possibilité de refuser de vendre : si des pressions sociales ou économiques ne l'ont pas contraint à se séparer, contre argent, d'un bien

qu'il aurait conservé s'il avait été plus libre.

Sur le marché international de l'art, des tableaux passent de mains en mains, de coffres en musées, d'un continent à l'autre. En général, ils ont été faits pour subir ce sort : voilà longtemps que les peintres mettent leurs œuvres en vente et que des spécialistes se chargent d'en faire monter les prix. C'est un marché horizontal, il y a une sorte d'égalité entre vendeurs et acheteurs.

Au contraire, il y a une inégalité quand le négoce manie des objets qui n'ont jamais été faits pour être vendus. Les trois quarts des biens culturels "perdus" ont été taillés, peints, modelés, tissés, à des fins religieuses ou cérémonielles, ou modestement utilitaires. Le mouvement de ces objets-là se fait presque toujours dans le même sens : de pays pauvres à pays riches. C'est ainsi que plusieurs contrées particulièrement douées pour les arts se voient dépouiller de tout l'œuvre de leur passé. Plus les traditions ont été fécondes, plus les produits s'en entassent à l'étranger.

Voilà pourquoi il y a maintenant dans tant de pays frustration et ressentiment — et demandes de restitution. Encore des histoires vraies : un chef d'Etat africain feuilleta un livre sur l'art de son pays, il y vit des centaines d'illustrations des œuvres



Ces deux poupées funéraires Chancay, qui faisaient partie des collections du Musée d'Oakland, en Californie (Etats-Unis), ont été remises en mars 1977 au Consul Général du Pérou à San Francisco. Les Chancay peuplaient la région centrale du Pérou, depuis la fin du premier millénaire de notre ère, jusqu'à l'arrivée des Conquistadores. Ils étaient renommés pour leur technique dans l'art du tissage.

Photo © Musée d'Oakland, Etats-Unis

Cette sculpture provenant de la Nouvelle-Irlande, dans l'Archipel Bismarck (Océan Pacifique), est l'une des pièces d'une grande valeur ethnographique que le Musée Australien de Sydney, auquel elles appartenaient, a cédées au Musée de Papouasie-Nouvelle Guinée de Port Moresby.



Photo Gregory Millen © Musée Australien, Sydney, Australie

► majeures et caractéristiques de cet art, qui toutes, sans exceptions, se trouvent à l'étranger.

Un autre veut créer un musée national d'art. A l'occasion d'un congrès, ses représentants s'adressent aux directeurs des musées d'Europe et d'Amérique : "Nous n'avons plus rien. Chacun de vous consentira-t-il à nous remettre une œuvre, une seule, parmi toutes celles qu'il conserve... ?"

A ce jour aucune institution n'a pu faire le geste suggéré. Le musée national s'est ouvert ; il présente des photos et quelques copies.

Et cependant, ces demandes pathétiques sont de mieux en mieux entendues, et il paraît certain qu'elles ne resteront pas vaines. Les restitutions souhaitées ne sont pas massives au point de paraître irréalisables. Aucun pays ne réclame plus qu'une partie des biens culturels perdus, même quand les pertes ont laissé de mauvais souvenirs.

Détail d'une stèle de la période classique ancienne de la culture Maya (600 à 900 de notre ère). Haute de 240 cm dans son entier, cette stèle, découverte parmi les vestiges de Piedras Negras, dans le Guatemala du nord-ouest, avait été acquise par un musée américain. Elle a été retournée au gouvernement guatémaltèque en 1970.

Tous savent que les arts et les sciences ne gagnent rien à s'enfermer dans des frontières, et qu'au contraire chaque peuple fait respecter et aimer sa culture grâce à ses œuvres montrées et étudiées hors de chez lui.

Mais selon les experts rassemblés par l'Unesco, tous gens de musées, l'objectif spécifique à atteindre est la reconstitution, par voie de négociations bilatérales, des patrimoines dispersés. Plus précisément, il convient "d'assurer le retour dans leur pays d'origine des biens culturels qui ont une importance fondamentale du point de vue de leur valeur spirituelle et du patrimoine culturel des peuples concernés". Personne ne refuserait de souscrire à un objectif si raisonnable.

Toutefois il semble que le souci de justice et de solidarité, la reconnaissance des identités culturelles, la générosité elle-même, ne suffisent pas d'emblée à résoudre le problème. Il subsiste des obstacles qu'il faut apprendre à surmonter. Parmi ces contraintes examinées par les experts, on relève surtout les "difficultés psychologiques" et les obstacles légaux.

D'après les experts réunis par l'Unesco, les difficultés psychologiques « sont liées à l'aspect culpabilisant que peut parfois impliquer l'acte de restitution, signifiant implicitement que la propriété de l'objet était jusqu'alors illégitime. Bon nombre de pays et de propriétaires privés acceptent difficilement d'être placés en position d'accusés alors que l'entrée dans leurs collections des objets revendiqués s'est effectuée selon des procédés légaux et qu'ils peuvent, à bon droit semble-t-il, invoquer le principe de non rétroactivité ».

Plus graves sont les inquiétudes que les institutions et les particuliers peuvent avoir quant à la protection juridique et physique, quant à la préservation même, des biens culturels une fois rentrés au pays d'origine. Les experts proclament la "primauté de l'objet" ; et de fait, le pays demandeur aurait mauvaise grâce à le récupérer, cet objet, sans montrer qu'il en assurera parfaitement la sauvegarde.

Mais dans ce domaine il existe des règles



Photo Charles Uht © Metropolitan Museum, New-York, Etats-Unis

qui peuvent être suivies partout. Leur application est une responsabilité morale à laquelle aucun Etat ne voudrait se dérober en public. Si toutefois elle se complique de difficultés matérielles et d'insuffisances administratives, comme il arrive dans les régions où les moyens de la conservation ne sont pas encore adéquats, il y aurait une solution, disent les experts : les pays "détenteurs" peuvent et doivent apporter aux pays qui en ont besoin l'assistance technique nécessaire pour tous les aspects de la sauvegarde, et pourvoir à la formation des professionnels de tous niveaux qui en seront responsables.

Le conseil est déjà mis en pratique : par exemple, la coopération instaurée depuis 1969 entre le Musée royal de l'Afrique centrale, en Belgique (Tervuren) et les musées nationaux du Zaïre, concerne la collecte d'objets, la restitution de certaines œuvres, la mise à disposition de techniciens belges et la formation de conservateurs zairois.

Les obstacles légaux proviennent évidemment du statut des objets revendiqués. Quand ces objets figurent dans des collections publiques, en principe inaliénables, ils peuvent être remis en donation à un autre Etat par décision gouvernementale ; le cas est assez rare, et dans plus d'un pays une telle décision dépendrait — en principe toujours — d'un débat au parlement.

Mais cet obstacle, quand il existe et qu'il a le caractère intimidant qu'on lui attribue, peut en réalité se contourner. Les musées ont toute liberté, en effet, de procéder à des échanges et à des prêts, et surtout de confier des œuvres à des institutions étrangères qui les reçoivent à titre de dépôts à long terme ; en fait ces dépôts peuvent être renouvelables indéfiniment, par accord tacite.

En revanche les œuvres conservées chez des particuliers paraissent encore difficilement récupérables. Le droit de propriété,

Pour la première fois, il y a 300 ans
une femme accédait au doctorat

DOCTEUR ELENA LUCREZIA CORNARO

par Maria Remiddi

LE 25 juin 1678, il y a exactement trois siècles, à Padoue, une jeune femme vient de soutenir une thèse de doctorat. Elle reçoit solennellement le titre de "Magistra et doctrix".

La cérémonie n'a pas lieu comme d'ordinaire dans l'une des salles de cours, car on a prévu un public nombreux, et, en effet, des milliers de gens seront parait-il attirés par cette manifestation insolite : il a été décidé qu'elle se déroulerait dans la cathédrale même de Padoue. C'est là qu'Elena Lucrezia Cornaro Piscopia (1646-1684), fille d'un Procureur de Saint-Marc, bien qu'agée de 32 ans, pénètre ce jour-là confuse et toute tremblante.

Giovan Battista Cornaro, son père, était de souche très noble et illustre, qui avait donné quatre Doges à la République Sérénissime de Venise et même une reine à Chypre : enorgueilli par tant de gloires familiales, il avait fait jouer toutes les influences pour surmonter les obstacles. Sauf un : impossible, tout à fait impossible, de prétendre au doctorat en théologie, inaccessible au sexe dit faible ; mais, pour le doctorat en philosophie (on disait "dialectique" à l'époque), le Collège des professeurs de l'Université de Padoue avait fini par acquiescer.

Elena Lucrezia aurait volontiers renoncé à ce doctorat, pour demeurer dans sa docte retraite : mais, à ses côtés, un prêtre l'encourageait à respecter les volontés de son père. Vite animée par les questions de ses examinateurs, elle ne tarde pas à manifester son grand savoir, avec une autorité qui convainc ses juges. On lui passe au doigt l'anneau du doctorat, et, la couronne de laurier sur la tête, sur ses épaules la cape d'hermine, le Collège des professeurs lui confère le titre qu'aucune femme au monde n'avait jusqu'alors obtenu.

Mais Elena Lucrezia n'y pense déjà plus : elle attend le moment où, les dernières félicitations agréées, elle pourra enfin retourner chez elle. C'est là que, après six nouvelles années d'études, elle meurt encore bien jeune.

A l'occasion de ce troisième centenaire d'un événement justement symbolique, la figure de cette noble et savante Vénitienne

sort des pages jaunies des vieilles bibliothèques. On y découvre non sans émerveillement que le nom d'Elena Lucrezia Cornaro Piscopia, au cours de ces trois siècles, est l'objet de nombreuses citations et que la liste de ses œuvres remplit plus d'une page dans un répertoire publié en 1832 à Padoue et qui a trait à la littérature féminine de tous les temps. Son premier ouvrage mentionné est, avant ses vingt ans (1665), la traduction d'un livre espagnol intitulé "Colloque entre notre Rédempteur le Christ et l'Ame dévote".

Ainsi, dès son adolescence, Elena Lucrezia marque sa vocation, et le vœu de se détacher des choses du monde pour se vouer à une vie éternelle et indestructible, loin de toute vanité. Mais cette vocation s'accompagne d'une avidité de savoir, — et la jeune femme, d'après ses biographes, parlait et écrivait, outre le latin et le grec ancien et moderne, le français, l'espagnol, l'hébreu, jouait et composait de la musique, pratiquait les mathématiques et jusqu'à l'astronomie. On explique cette boulimie de connaissances par une capacité intellectuelle précoce et extrême, une mémoire prodigieuse, aussi bien que par un dédain constant des mondanités et frivolités. D'où, dès l'abord, le refus de tout mariage et le goût de la vie recluse.

Nulla misanthropie pourtant. Elena Lucrezia accueillait volontiers les visites des savants étrangers et participait aux débats ou, comme nous dirions aujourd'hui, donnait des conférences. Sa renommée se répand vite : elle sera membre de sept académies culturelles. Ses poèmes circulent, et on raconte pas mal d'anecdotes sur sa sensibilité et sa modestie. A son père riche et montrant volontiers sa richesse, un jour où il s'entretenait avec des peintres et des artisans en vue d'embellir son palais du Grand Canal, Elena Lucrezia aurait dit :

— Père, pourquoi ne pas plutôt distribuer aux pauvres tout cet argent ? Ainsi, c'est au Paradis même que tu élèverais un palais bien plus stable et resplendissant...

Devant cette volonté d'ascétisme et d'étude, le Procureur de Saint-Marc renonce avec regret à tout projet de mariage. Il possédait un palais à Padoue : c'est là qu'il va installer sa fille, en compagnie de quatre serviteurs et d'un médecin attaché à ses pas ; Elena y aura loisir de suivre les cours de l'Université, réputée et fort ancienne (créée en 1220). Et c'est là que, pendant nombre d'années, elle pourra approfondir son étude de la théologie et de la "dialectique".

Elle y mène une existence des plus simples : ne sortant son argenterie qu'à l'occasion des visites de son père, car la vaisselle



Photo © Cornaro Tercentenary, Pittsburg, U.S.A. Musée Civico, Padoue

Elena Lucrezia Cornaro, Vénitienne, est la première femme à qui, voilà exactement trois siècles, on ait conféré un doctorat. L'événement a lieu à Padoue (Italie), devant le conseil des professeurs de cette université, renommée pour la rigueur des études. L'héroïne de cet exploit historique, dessinée par Michele Fanoli au 19^e siècle, porte ici la cape d'hermine qui était l'insigne de sa maîtrise.

A droite, un vitrail représentant Elena Lucrezia Cornaro soutenant sa thèse de doctorat. Ce vitrail, réalisé par Dunstan Powell, orne depuis 1906 la bibliothèque du Vassar College de Poughkeepsie, près de New-York, grande institution universitaire féminine des Etats-Unis. C'est un livre publié en 1896 par une religieuse anglaise qui avait rendu le nom de Elena Lucrezia Cornaro populaire outre-Atlantique.

MARIA REMIDDI est rédactrice de l'édition italienne du *Courrier de l'Unesco*, à Rome.

des pauvres était son ordinaire ; servant ses serviteurs et les assistant s'ils étaient malades.

Jusqu'au jour où il lui faudra bien se soumettre au goût de son père pour les honneurs...

D'autres femmes de ce pays s'étaient certes illustrées avant par leur savoir : on garde mémoire de Novella d'Andrea qui, entre 1355 et 1366, remplaçant son propre père malade, enseigne le Droit canonique de l'Université de Bologne (créée en 1088) : mais elle devait donner ses cours le visage enveloppé dans un voile, — signe de sa modestie.

Le 25 juin 1678, dans la cathédrale de Padoue, le visage de Elena Lucrezia Cornaro est à découvert. Ce visage, on le voit représenté dans le vitrail qui orne, depuis 1906, la bibliothèque de Vassar College, institution féminine importante des Etats-Unis, où le nom de la Vénitienne savante est populaire. Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'un comité italo-américain se soit formé à Pittsburg pour célébrer ce troisième centenaire et appuyer les recherches effectuées à Padoue.

Photo Erich Hartmann © Magnum, Paris



Créée en 1222, l'Université de Padoue jouissait d'une grande réputation pour les disciplines scientifiques et pour la médecine : ci-dessus, le vaste amphithéâtre d'anatomie datant du 16^e siècle.

Photo © Cornaro Tercentenary, Pittsburg - Vassar College, Poughkeepsie (USA)



MES ANNÉES AVEC TOLSTOÏ

par Douchan Makovitski



Photo V.G. Tcherikov © Musée Tolstoï, Moscou

Léon Tolstoï, dans sa chambre d'une simplicité monacale, à Iasnaïa Poliana : auprès de lui, son médecin Douchan P. Makovitski, qui, de 1904 jusqu'à la mort du grand écrivain en 1910, l'assistera et notera ses propos. Le docteur Makovitski est la seule personne à qui Léon Tolstoï, atteignant ses 82 ans, confie son projet de quitter son riche domaine, afin de mieux mettre en accord son mode de vie avec ses convictions. Lorsque, la nuit du 10 novembre 1910, Léon Tolstoï quitte Iasnaïa Poliana, Douchan Makovitski l'accompagne. Tombé malade en chemin, le vieil écrivain échouera dans la gare du petit village d'Astapovo, où il mourra le 20 novembre, assisté jusqu'au bout par son fidèle confident.

Le Courrier de l'Unesco présente dans les pages suivantes, à l'occasion du 150^e anniversaire de la naissance de Léon Tolstoï, quelques extraits du journal inédit de son médecin.

Douchan Makovitski, médecin personnel et ami de Tolstoï, d'origine slovaque, a partagé pendant six ans la vie du grand écrivain russe à Iasnaïa Poliana, notant toutes ses paroles, ses réactions aux événements les plus variés, ses réflexions sur la morale, la religion, la philosophie, l'art, la littérature, l'histoire, la science et, surtout, les grands problèmes sociaux et politiques du temps.

L'énorme journal de Makovitski

— plus de 7 000 pages manuscrites ou dactylographiées en russe et en slovaque — a été intitulé par son auteur "Auprès de Tolstoï, 1904-1910", mais est plus connu sous le nom de *Carnets de Iasnaïa Poliana*.

Il doit son intérêt unique aux jugements et aux observations de Tolstoï, souvent exprimés sous la forme "contradictoire" remarquée par Lénine. Chronique de tous les jours, voire de toutes les heures, de la vie de l'écrivain, les *Carnets de Iasnaïa*



Photo Musée de l'Ermitage © Editions Aurora, Léninegrad

Poliana portent aussi un témoignage sur une époque : les années de crise que traversait la Russie s'y reflètent sous le regard de Tolstoï, avec la guerre russo-japonaise, la première révolution russe et le retour en force de la répression.

Les *Carnets de Iasnaïa Poliana* sont une source inestimable de renseignements sur la vie et l'œuvre d'une des personnalités les plus complexes et les plus intellectuellement hardies de tous les temps, d'un écrivain qui a exercé une influence considérable sur toute la littérature de son époque.

Le texte intégral du journal de Makovitski va être publié prochainement pour la première fois dans une édition commentée. La responsabilité de cette vaste entreprise est assumée par "Patrimoine littéraire", filiale de l'Institut Gorki de littérature mondiale de l'Académie des sciences de l'URSS, qui bénéficie du concours du Musée d'Etat Tolstoï, à Moscou, de l'Université Charles, à Prague, et de l'Institut d'histoire de la littérature de l'Académie des sciences de Slovaquie, à Bratislava.

Ce buste impressionnant, presque michélangelesque, du grand écrivain dont on célèbre cette année le cent cinquantième anniversaire de la naissance, a pour auteur Anna Goloubkina, sculpteur russe qui avait fréquenté à Paris l'atelier d'Auguste Rodin. Actuellement au Musée de l'Ermitage, à Léninegrad, cette sculpture exprime avec force la puissance de création de Léon Tolstoï, le romancier d'*Anna Karénine* et de *Résurrection*, de la *Puissance des ténèbres* et de la *Sonate à Kreutzer*, du *Père Serge* et de *la Mort d'Ivan Illitch*, mais surtout de *Guerre et Paix*, l'un des chefs-d'œuvres de la littérature universelle de tous les temps.



Photo Leviski © Musée Tolstoï, Moscou

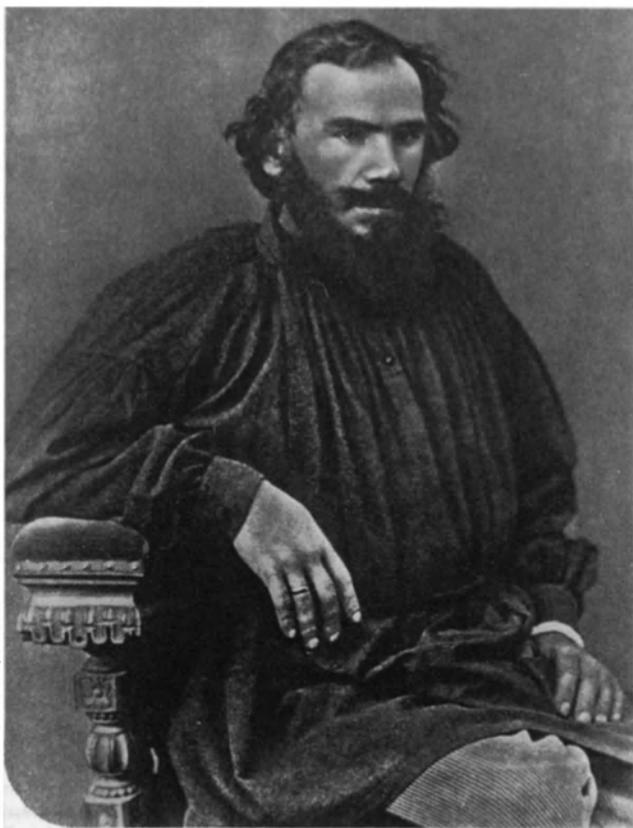


Photo © Musée Tolstoï, Moscou

Léon Tolstoï dans sa jeunesse, à deux moments capitaux de sa vie d'écrivain : tout en haut, en 1856, à 28 ans, à son retour à Saint-Petersbourg après les campagnes du Caucase et la guerre de Crimée. Engagé volontaire, sous-officier d'artillerie, Tolstoï ramènera de cette expérience dramatique une horreur de la guerre et de la violence sous toutes ses formes, qui ne se démentira jamais et qu'il manifestera dès ses premiers ouvrages inspirés par ses souvenirs de combat, *les Cosaques* et *les Récits de Sébastopol*. Ci-dessus, douze ans plus tard, c'est le Tolstoï de 40 ans, dans la pleine force de l'âge, au moment où il compose son chef-d'œuvre *Guerre et Paix*. Conçu et écrit entre 1863 et 1869, ce vaste roman décrit, à partir des guerres et invasions napoléoniennes de 1805, et surtout de 1812, sa vision épique de la vie russe et européenne, à travers les vicissitudes d'un groupe familial, autour duquel on n'a pas dénombré moins de six cents personnages.

Texte © Copyright — Reproduction interdite

1905

20 janvier

Tolstoï : "Auparavant la littérature, comme la musique de chambre, était destinée à un cercle étroit de gens riches et oisifs et s'accordait à leur goût. Elle atteint maintenant les employés et les travailleurs et devrait donc être conçue pour répondre aux exigences d'un large public populaire. Une telle littérature n'existe pas encore."

4 février

Tolstoï : "Je parle sérieusement, allez dans les pays slaves... L'Italie, la Riviera, tout cela est connu. Tandis que, par ici, il y a des endroits inhabituels, un peuple qui n'a pas changé, des gens intéressants... A votre place, c'est là que j'irais. Je suis reconnaissant à Makovitski de tout ce qu'il fait pour nous, mais surtout de ce qu'il nous apprend des Slaves. En Russie, à part quelques personnes, et les "slavophiles" (1) qui s'intéressent spécialement à la question, nous savons peu de choses des Slaves et il nous arrive de demander combien sont-ils, qui sont-ils, comment vivent-ils, etc."

25 avril

Tolstoï : "Nous étions à la traîne de l'Europe... Pourquoi ne marcherions-nous pas en tête ? Pourquoi ne lui montrerions-nous pas la voie à suivre ?"

27 avril

Tolstoï : "J'ai eu la chance d'aimer le peuple russe depuis mon plus jeune âge et de savoir m'incliner devant lui. Il progresse spirituellement ; il va de l'avant, avec lenteur. Il est celui qui sait, et nous avons à apprendre de lui."

8 mai

Tolstoï : "Ce n'est pas Alexandre II qui a affranchi les serfs, mais Raditchef, Novikof et les décabristes (2). Les décabristes se sont sacrifiés.

(...) Aujourd'hui, le problème de la cession des terres aux paysans en est au même point que celui de leur émancipation, à l'époque des décabristes."

17 mai

Tolstoï : "Goethe a dit : "Je pense mieux que je ne parle, je parle mieux que je n'écris et j'écris mieux pour moi que pour le public". Moi c'est l'inverse. Quand j'écris en vue d'être publié, je suis plus clair, plus complet, plus précis — je me préoccupe du point de vue de tous les lecteurs — que lorsque j'écris pour moi ou que je parle."

22 mai

A la question "La guerre (russo-japonaise) aura-t-elle une influence sur la culture ?", Tolstoï répond : "Une énorme influence, mais anti-culturelle. La culture européenne s'assimile très vite, comme le prouve l'exemple des Japonais. Les peuples cultivés de l'Europe sont fous, ils s'évertuent à fonder des colonies pour écouler leurs produits sur ces nouveaux

(1) Slavophiles : courant de pensée, au 19^e siècle, opposé aux "occidentalistes", intellectuels favorables à une adhésion aux cultures de l'Europe de l'ouest.

(2) Décabristes ou décembreistes : les inspirateurs du soulèvement du 26 décembre 1825, au début du règne du tsar Nicolas 1^{er}, contre l'absolutisme impérial. Cinq des principaux chefs furent condamnés à être pendus, cent vingt déportés en Sibérie.

marchés. Ils accumulent les armements. Les uns couvrent leurs navires de blindages d'un mètre d'épaisseur ; les autres d'un mètre et demi, puis de deux mètres, de deux mètres et demi. Les uns arment les hommes, les autres arment aussi les femmes... Toute leur intelligence, toute leur énergie vont aux préparatifs de destruction. N'est-ce pas de la démenche ?... La vraie culture c'est l'égalité, la fraternité."

27 mai

Tolstoï : "Mes yeux ont vu le peuple se corrompre. Mais je vénère le peuple russe. Il a sa religion, sa philosophie, ses arts."

V.G. lui demande : Mais enfin ce que vous avez écrit à l'intention du peuple et qu'on peut donc considérer comme son bien, le comprend-il parfaitement ?

Et Tolstoï : "Non. Il comprend seulement, ce que je lui ai emprunté — les contes — et que je le lui ai rendu. Ce que l'intelligentsia russe lui donne n'est pas ce dont il a besoin. Dickens donne au peuple anglais ce que celui-ci possède de mieux. En Occident, l'intelligentsia se moque du peuple, méprise sa façon de parler. Nous, nous apprenons à parler au contact du peuple : c'est à travers le langage que se manifeste sa nature. Je suis issu du peuple, en tout cas j'aime à le croire, et je me suis efforcé d'écrire pour lui et dans son esprit."

1906

11 janvier

Tolstoï, la voix étranglée, presque en sanglot, articule avec difficulté :

— Comment serais-je un être normal, moi qui vis de la peine d'autrui ? Ce sont les paysans qui m'ont appris à vivre. La moralité n'existe que dans le travail, dans la simplicité de vie. Lorsque je l'ai compris, ce fut mon chemin de Damas."

28 janvier

A propos de l'attachement des petits peuples slaves à leur langue maternelle et du grand cas qu'ils en font, Tolstoï déclare : "Nous autres Russes, nous sommes placés dans des conditions trop favorables — personne ne nous opprime — pour nous croire obligés de réfléchir à ce genre de choses. Il est facile d'en juger quand on n'est pas sous la dépendance d'un autre peuple."

11 février

Conversation sur la musique. Tolstoï émet l'opinion (c'est à peu près le sens de ses paroles) que la musique est source d'assurance et d'espoir. Mais qu'elle reste dans sa sphère ! Il n'y a pas lieu de lui associer le drame ou la poésie. Elle est l'art suprême, le plus mystérieux, le plus indéfinissable.

13 février

Tolstoï : "Combien de barrières empêchent les gens de vivre raisonnablement ! Les différences de races en sont une, la diversité des régimes politiques en est une autre, et celle des religions une troisième."

28 mars

Tolstoï : "(...) A présent je recherche dans l'histoire ce qui concerne les paysans. Et comme l'histoire est écrite ! Presque tout ce qu'elle nous apprend est inutile. Je lis tous les ouvrages en espérant y découvrir au moins quelques bribes d'information intéressante sur les paysans. Aujourd'hui nous savons que le peuple est constitué de travailleurs qui nous nourrissent. Auparavant l'histoire ne parlait pas du peuple mais seulement des tsars, des boyards, des hommes de guerre et des négociants".

1er mai

"J'ai pensé à la Douma (Parlement), me dit Tolstoï, et à la



Photo V.G. Tchertkov © Musée Tolstoï, Moscou

"Je refuse la vie de mon milieu", note Léon Tolstoï dans sa *Confession*. Son aspiration à partager la vie du peuple, de qui il se sentait solidaire, orientera sans cesse sa pensée au cours d'une grande partie de sa vie. Presque tous les jours (comme ici, en 1909), sous un grand orme à Iasnaïa Poliana, il reçoit les paysans des environs, qui viennent l'entretenir de leurs affaires et lui demander conseil. Car il était devenu, selon sa propre expression, "l'avocat de cent millions de paysans"



Photo © APN, Paris

L'heure du thé chez les Tolstoï, au milieu des arbres : l'écrivain y préside, en compagnie de son épouse et de sept de ses treize enfants (1892). Les comtes Tolstoï étaient de très ancienne noblesse : le nom remonte à un Ivan Tolstoï gouverneur de province sous Ivan le Terrible, au 16^e siècle. Le domaine familial de Iasnaïa Poliana (ou "Clairière ensoleillée") se trouve à proximité de Toula, à un peu plus de 200 km au sud de Moscou : c'est là que le grand écrivain de la terre russe a composé la plupart de ses livres.



manière dont les choses se termineront. Probablement par le renversement des Romanov et la proclamation de la République. Il y a 15 jours, un jeune ouvrier de Toula me parlait d'une réunion qui s'est tenue à Zasek (dans la forêt). Une Douma d'Etat, ce n'est pas assez. Ils veulent le socialisme."

7 mai

Tolstoï : "La deuxième partie du *Faust*, c'est un galimatias auquel je ne comprends rien, bien que je sois à l'âge auquel Goethe l'a écrit. En vieillissant, j'apprécie de plus en plus la clarté et la simplicité, et je fuis la mystique".

18 mai

Tolstoï : "L'ordre ancien disparaît, et avec lui la passivité et la patience du peuple russe."

21 mai

...Vers 11 h et demi, Tolstoï s'est servi une tasse d'eau citronnée et s'est retiré, encore souriant des chansons et des danses populaires que ses proches venaient d'exécuter. Chaque fois qu'il entendait un nouvel air de danse, il réapparaissait. Visiblement admiratif, il accompagnait de la voix les chanteurs. A un moment donné, il a dit (à peu près en ces termes) que s'il n'avait pas été écrivain, il serait devenu danseur.

13 août

A la suite d'une conversation qu'il a eue ce matin avec deux révolutionnaires "aux pieds nus", Tolstoï déclare :

— Ce que disent les jeunes gens n'est pas plus bête que ce qu'on lit dans les journaux. Cet entretien m'a été utile. J'ai compris aujourd'hui que le gouvernement doit céder à toutes les exigences des révolutionnaires. Il doit convoquer une nou-



Photo V.G. Tchertkov © Musée Tolstoï, Moscou

En 1908, Léon Tolstoï atteint sa quatre-vingtième année. Sur l'initiative de la Société moscovite d'alphabétisation, on crée dans le village proche de son domaine une bibliothèque populaire. Le grand écrivain avait examiné et choisi lui-même les livres. Et, le jour de l'inauguration (à gauche), il se met gaillardement en route, de son pas solide d'homme de la terre, avec quelques uns des siens. Puis, parmi les lecteurs vieux et jeunes, il va présider la fête qui est celle du savoir et de la pensée (ci-dessous).

Photo A.J. Saveliev © Musée Tolstoï, Moscou



velle Douma. Cela ne saurait être pire que l'état de choses actuel. En ce moment, le gouvernement joue le rôle du tuteur qui bride tout un peuple en émoi. Bientôt un nouveau gouvernement sortira des rangs des révolutionnaires. Le gouvernement actuel ne sauvera pas sa peau — nul ne sait à quoi mènera la révolution — le pays se délivrera de ses péchés, se purifiera.”

21 septembre

Tolstoï : “La révolution a accompli une grande œuvre en favorisant la diffusion des livres et de l’instruction.”

17 octobre

Tolstoï (à propos d’Herzen (3)) : “Voilà un écrivain qui a été caché à la société russe, mais qui refait maintenant surface.

On constate chez lui une évolution, comme chez tout homme sincère et intelligent qui professe des idées avancées. Il est parti en Occident, convaincu d’y trouver de meilleures formes d’organisation de la société. Il a vu passer les révolutions et, désenchanté du mode de vie occidental, il a remis tout son amour et tout son espoir dans le peuple russe. Que cela fût justifié ou non, il nourrissait cet espoir. Les hommes politiques russes pourraient prendre exemple sur lui afin de ne pas faire l’erreur de s’emballer pour le modèle que leur offre l’Occident.”

Et il ajoute : “On attend de la révolution en Russie les mêmes résultats que de la Révolution française. Mais il ne faut pas

(3) Alexandre J. Herzen (1812-1870), critique et écrivain, adepte d’un socialisme utopique. Arrêté et déporté à plusieurs reprises, puis en exil en Angleterre, ses livres ont exercé une influence considérable sur la pensée libérale russe.

oublier que, si on obtenait ces résultats, ils ne serviraient à rien. Il faudra que se produisent des bouleversements internes plus profonds, un réveil quasi religieux des consciences. Peut-être qu'après ces horreurs, les hommes reprendront leurs esprits et comprendront qu'on ne peut vivre ainsi, tandis qu'avec le programme du parti constitutionnel-démocrate, il n'y a guère de chance de s'aviser un jour que ce genre d'existence ne saurait continuer. Il faut que tout cela débouche sur quelque chose de nouveau."

1907

19 janvier

Tolstoï : "La difficile tâche de l'artiste et de l'art, c'est de représenter la réalité dans sa totalité, d'en saisir à la fois les bons et les mauvais côtés."

14 février

Tolstoï : "Il ne convient de parler en public que lorsque les mots sont supérieurs au silence."

27 février

Tolstoï : "Une femme de valeur vaut mieux que le meilleur des hommes ; une mauvaise femme est pire que l'homme le plus exécutable."

4 mars

Tolstoï : "Les Japonais ont damé le pion aux Anglais et aux Américains. En quelques années, ils se sont approprié tous les aspects — extérieurs — de la civilisation occidentale. Ils l'ont même surpassée dans certains domaines. Cela prouve combien la culture occidentale est facile à assimiler."

21 mars

Tolstoï : "Dostoïevski n'avait pas la grâce de Tourgueniev, il était sérieux. Il avait beaucoup vécu et beaucoup réfléchi. Il savait résister à la tentation de flatter la foule."

9 avril

Tolstoï dit que lorsqu'il entend dire que son travail est fructueux, il se réjouit, alors qu'il ne faudrait pas se réjouir. "Moïse n'a pas pu entrer dans la terre de Canaan, ajoute-t-il. C'est ce qui arrive souvent..."

15 avril

Tolstoï fait observer que chaque idée a son zénith — c'est-à-dire l'instant où elle est le plus nette et la plus forte — et qu'ensuite elle perd de son éclat. C'est quand elle est à son zénith qu'il faut la noter. C'est précisément ce qu'il fait. Jour et nuit, son carnet est à portée de main : le jour dans sa poche, la nuit sur sa table de nuit. Certaines nuits, il n'hésite pas à rallumer cinq fois sa bougie pour consigner sur son carnet les pensées qui lui viennent.

25 avril

Tolstoï : "On a demandé à un sage chinois s'il existait un mot ayant le pouvoir de rendre l'homme heureux. Oui, répondit-il, le mot "chou", qui signifie : "Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même."

26 avril

Ce soir G. et S. ont joué une sonate de Mozart avec de remarquables variations, puis une sonate de Schubert, enfin la *Sonate à Kreutzer* de Beethoven. Ils ont bien joué, avec calme et simplicité. Ce soir, ils n'étaient pas des artistes : ils jouaient tout simplement et mieux que sur scène, sans se troubler. Tolstoï souriait, s'enthousiasmait. Il a applaudi deux fois. Les variations de Mozart lui ont particulièrement plu, et encore davantage la *Sonate à Kreutzer*. Ensuite, il nous a dit qu'il n'avait jamais entendu si bien jouer.

Tolstoï : "La *Sonate à Kreutzer*, dans sa première partie, c'est du Beethoven de la meilleure manière — majestueux, avec un ton tragique et passionné. La seconde partie, c'est la méthode mozartienne, mélodieuse et naturelle. Et, plus tard : "Je connais et j'apprécie seulement Homère, les *Mille et une nuits* — même les détails y ont une valeur artistique — et les contes populaires russes, enfin quelques-uns."

28 avril

Tolstoï a demandé qu'on lise à l'école le passage des *Misérables* de Victor Hugo où Jean Valjean est chez l'évêque.

— Moi je ne peux pas. Je suis trop ému. Cette histoire me serre tellement le cœur que je suis incapable de la lire.

17 mai

Tolstoï : "A 80 ans, ce sont les enfants (de l'école de Iasnaïa Poliana) qui m'apprennent à écrire des phrases simples."

22 mai

Tolstoï : "Pour moi, le Christ est le même genre d'homme qu'Épictète."

10 juin

Tolstoï a affirmé que la vieillesse était supérieure à la jeunesse : il a 80 ans et c'est seulement maintenant qu'il commence à vivre en paix ; et chaque année apporte un mieux... Quand on est jeune on s'empêche, on condamne, on envie, on se passionne. Tout cela disparaît avec l'âge.

Tolstoï me montre la bougie sur la table :

— Elle éclaire malgré elle. De même, l'homme, en devenant meilleur, répand involontairement la lumière autour de lui. Le monde est ainsi fait que l'influence qu'on a sur les autres est proportionnelle aux efforts que l'on exerce sur soi-même.

Comme on lui demande si la nuit est vraiment plus propice que le matin pour le travail poétique, il répond :

— Non, l'activité poétique est l'activité mentale la plus intense.

24 juin

En prenant le thé sur la terrasse, la conversation roule sur Dostoïevski. Tolstoï rappelle le jugement de Taine, qui voit en lui l'écrivain le plus remarquable du monde. Il regrette que Dostoïevski ait toujours travaillé dans la hâte, qu'il n'ait pas corrigé ses écrits. Dans ses romans, tout est dit dans le premier chapitre, le meilleur ; le reste n'est que délayage. S. fait remarquer que ce n'est pas le cas pour tous les romans : rien de tel, par exemple, dans *Les frères Karamazov*, qu'il considère comme la meilleure œuvre de Dostoïevski.

Tolstoï rétorque que *Les frères Karamazov* est un des romans les plus faibles de Dostoïevski. Dans *Crime et châtiment*, selon lui son meilleur roman, le premier chapitre est le plus réussi... Puis, il ajoute qu'il reproche à Dostoïevski d'avoir été le point de départ de la décadence. Il était passionné et décrivait la passion ; les décadents ont imité son exemple, mais sans sincérité.

25 juin

Tolstoï parle de l'école où il a lu hier aux enfants des apoloques philosophiques difficiles, par exemple : la feuille ne se détache pas que de la branche, mais aussi de l'arbre ; l'homme furieux ne se coupe pas seulement de celui contre qui il s'empêche, mais de tout le monde.

26 juin

Ce matin à 10 heures, arrivée, par la route de Kozlovka, d'enfants d'ouvriers, ceux des écoles de Toula situées sur l'autre rive. Avec leurs maîtres ils sont en tout 850. On en attendait 350.

Tolstoï est allé se baigner avec les garçons dans la Voronka. Il a joué, fait de la gymnastique et lutté avec eux.



Photo V.G. Tchenkov © Musée Tolstoï, Moscou

Tolstoï n'était pas seulement l'ami des adultes : il l'était aussi des enfants, toujours captivés par la parole du grand conteur. On peut en juger par l'expression ravie de ses petits-enfants à qui il est en train de narrer un vieux conte populaire. Il ne se contentait pas de raconter : pédagogue dès sa jeunesse, il avait créé en 1859 à Iasnaïa Poliana une école pour les enfants de 7 à 13 ans (les siens et ceux des paysans). Il y enseignait lui-même. Dans les années 1870, il publiera deux "Abécédaires" et un *Cycle de lectures russes*, contenant fables et récits, ainsi que des essais de vulgarisation des sciences physiques et naturelles.



Photo © Musée Tolstoï, Moscou

Entre 1889 et 1891, de mauvaises récoltes provoquent en Russie une longue période de disette. "Avant-hier, note Tolstoï dans une lettre, j'ai visité un village où neuf familles ne possèdent qu'une vache ; aujourd'hui, un autre village où tout le monde vit d'aumônes..." Il va aussitôt organiser des cantines et donner des sommes considérables pour soulager la misère générale ; pendant deux années, il recueille jusqu'à 141 000 roubles, la valeur de plusieurs dizaines de millions de francs actuels, qui lui permettent d'alimenter quotidiennement 9 000 personnes dans quatre districts. On le voit ici, entouré de ses collaborateurs, vérifier lui-même les listes de personnes à assister.



Photo V.G. Tchenkov © Musée Tolstoï, Moscou

Véritable force de la nature, Léon Tolstoï, à 80 ans, pareil aux cosaques de sa jeunesse, passe des heures à cheval. Avec "Délir", sa monture préférée, il arpente les champs et les forêts.

27 juin

Tolstoï a parlé de son grand-père, Isleniev. Avec quelle franchise il parle des siens ! Chez les Tolstoï, aucun secret de famille, rien n'est caché ni aux domestiques, ni aux familiers. Ils ne cherchent pas à justifier leurs imperfections ou leurs fautes ; ils en parlent si objectivement, leur attitude est telle, qu'on pourrait croire qu'il s'agit des fautes d'autrui.

27 août

En prenant le thé, on a parlé des deux premières automobiles de la région, qui appartiennent à des gens en villégiature à Zasek et à Kozlovka et qui font peur aux chevaux.

Tolstoï : "La civilisation, du train où elle va — le progrès matériel sans le progrès moral — n'augure rien de bon. Si on pensait au bonheur de l'humanité, il n'y aurait pas d'automobiles. Elever un poulain pour en faire un cheval, le dresser, cela donne bien des satisfactions. Mais lorsque la culture progressera à son tour, le mode de vie — les automobiles, les chevaux — se modifiera. L'essentiel, à l'heure actuelle, c'est que le progrès moral arrive au niveau du progrès matériel ; alors toutes les conditions matérielles de la vie changeront. Comment ? Impossible de la prédire."

2 septembre

A propos de la lettre qu'il a reçue hier d'un paysan, Tolstoï constate que celui-ci comme beaucoup d'autres paysans — il en a eu la preuve à la réunion d'aujourd'hui chez V.G. — a conscience que la misère du peuple s'aggrave.

— Et comment en irait-il autrement, poursuit-il. Ermiline, un paysan de lasnaïa Poliana, avait quatre grands fils mariés, des brus qui étaient jolies filles... Il possédait cinq troïkas. Puis les fils se sont partagé l'héritage, leurs femmes ont eu des enfants, ceux-ci ont à leur tour partagé, les champs ont rapetissé et il n'y a plus eu qu'un seul ouvrier par maison. Les fondements traditionnels de la vie familiale ont été ébranlés, sans qu'en apparaissent de nouveaux. Qui eût pensé, il y a trente ans, que nous serions battus par le Japon et qu'un paysan écrirait une lettre sans fautes de grammaire, citerait Marx — nullement pour montrer son érudition — et s'exprimerait avec une telle vigueur !

7 septembre

Tolstoï : "Il doit y avoir une borne aux corrections : c'est le moment où l'on commence à gêner le texte. Pour chaque idée, les possibilités d'expressions sont limitées : d'abord la pensée est nouvelle, intéressante, puis, à mesure qu'on la remanie, elle perd sa nouveauté et son intérêt, se dépouille de sa fraîcheur d'expression initiale. Elle s'altère."

12 septembre

Tolstoï dit qu'il faut aimer dans le présent, mais que les gens oublient le présent au profit du futur.

18 septembre

Tolstoï : "Voilà un vilain trait de caractère : le désir d'étonner. Le véritable artiste écrit ce qui bon lui semble sans s'inquiéter de l'effet produit. C'est une tentation. Il faut fuir comme la peste l'idée qu'on peut agir sur les gens."

25 septembre

"Qu'est-ce qui prime en art ? La sincérité, la vérité ? Qui peut le dire ?" demande Tolstoï et il répond lui-même : "En art, le principal c'est le sens de la mesure."

8 octobre

Tolstoï déclare à peu près qu'il met les révolutionnaires au-dessus des conservateurs de tout poil et des gens qui estiment que l'on peut vivre comme avant. Il faut dépouiller le vieil homme. Les peuples grandissent comme les individus. Le temps passé ne revient jamais..

20 décembre

Tolstoï : "Dans mon *Cycle de lecture* pour les enfants, j'ai fait figurer des textes au sujet de l'amour des animaux. Les enfants sont ainsi faits : ils aiment les bêtes, mais sont aussi capables de les tourmenter sans voir leur souffrance. Il importe donc de les inciter à aimer les animaux."

1908

5 janvier

U.A. est indigné du peu de cas que Tolstoï fait de Dante. Et Tolstoï : "Ni Raphaël, ni Beethoven, ni Shakespeare, ni Dante, ni Goethe, ne correspondent à l'idée que je me fais de l'art, et pourtant — j'ai honte de l'avouer — leur art m'est cher et proche."

25 avril

Tolstoï : "Tous les paysans ne parlent pas de l'injustice de la division des terres. Il s'est produit un grand changement dans le peuple. Je le sens. Il s'agit d'une transformation profonde, d'un mécontentement général..."

17 mai

A propos des révolutionnaires, Tolstoï dit qu'ils ont de l'orgueil : "Mon parti organisera..." Il y a une seule chose qu'on ne puisse leur dénier : le mal les indigne sincèrement.

5 juin

Lu Vivekananda, toute la journée d'hier. Tolstoï dit : "Il n'y a qu'un chapitre, écrit avec beaucoup de talent, qui motive parfaitement la non résistance au mal."

Tolstoï dit aussi qu'il est en train de lire une biographie de Pouchkine et quelques uns de ses poèmes. "Quel fâcheux hasard ! Deux talents extraordinaires, de ceux qui n'apparaissent qu'en l'espace de plusieurs siècles — Pouchkine et Ler-montov — morts tous les deux en duel."

Il dit, après, que, de Pouchkine, il préfère la prose.

29 juin

Tolstoï : "Si quelque chose me semble effrayant, c'est bien de naître dans un palais et non dans une mesure. La vie est le processus de libération du principe spirituel, celui qu'on trouve chez le forçat comme chez tous les hommes. Et tous nos efforts doivent porter là-dessus et non se perdre dans des sphères éthérées ou nous donner le souci du sort qui attend notre âme. Cela est vrai partout."

1^{er} juillet

Tolstoï n'a pas d'opinion formelle, mais il n'écarte nullement la possibilité que, dans l'avenir, on élabore un idiome commun à tous les hommes. Ses paroles expriment le sentiment que ce serait là un progrès vers la compréhension et la concorde entre les peuples.

1909

14 juin

Tolstoï : "La liberté de conscience... Mais une conscience prisonnière n'existe pas davantage qu'une flamme qui ne brûle pas."

27 juin

Tolstoï : "J'ai lu sous la plume du journaliste Prougavine : "Quand la révolution est passée sur la Russie..." "Passée" ! Il est évident que l'ordre ancien s'est consolidé durablement, comme après la Révolution française. La révolution n'a fait qu'effleurer le pays. Mais l'essentiel pour moi est qu'elle ait laissé sa trace dans l'esprit de cent millions de Russes et les ait tirés de leur sommeil. Des paysans continuent de m'écrire : "Que pouvons-nous espérer ?" Ils attendent quelque chose."

8 août

Tolstoï : "Voilà qui est étrange : avec l'âge, on perd l'intérêt pour le passé et pour l'avenir. On vit dans le présent."

21 août

Tolstoï dit : "Si j'avais à créer les hommes, je les créerais vieux pour qu'ils deviennent peu à peu des enfants. Les enfants ont des traits de caractère précieux : la simplicité, la naïveté et la véracité, surtout la véracité."

25 octobre

Tolstoï : "Bernard Shaw m'a intéressé. C'est un homme spirituel et original, un des meilleurs écrivains contemporains."

1910

14 janvier

Tolstoï : "Je pense aux écrivains : j'en connais trois — Pouchkine, Gogol et Dostoïevski, — pour lesquels les problèmes moraux comptaient. Pouchkine est mort jeune, mais il les envisageait d'une manière sérieuse. Lermontov aussi est mort jeune, et il avait des inquiétudes morales..."

22 avril

Tolstoï annonce qu'il a conçu le dessein d'écrire pour le cinéma.

29 juillet

Tolstoï : "L'inconsistance des enseignements du christianisme n'est nulle part plus visible que dans le comportement des Européens aux colonies."

26 août

Tolstoï : "Rien de tel que Robinson Crusoë pour faire comprendre aux enfants au prix de quel labeur s'obtiennent les choses qu'ils utilisent. C'est un très bon récit."

23 septembre

Promenade à cheval avec Tolstoï. Quelles pentes il monte et descend au galop ! Combien d'endroits dangereux il franchit ou longe : ponts à demi pourris, bords de ravins. Il se fraie un chemin dans une épaisse forêt de jeunes arbres, se courbe pour passer sous les branches basses. Sa monture paraît se dérober sous lui. Quel galop ! Quel trot ! Je ne suis pas lourd, j'aime monter à cheval, j'ai fait beaucoup de gymnastique et, pourtant, avec mes 43 ans, j'ai peine à imiter les prouesses d'un vieillard de 82 ans. Je n'arrive pas à le suivre. Il me distance et mon cheval manque de rompre son cou et le mien. Quel cavalier que Tolstoï !

6 octobre

Tolstoï : "Le labeur nourrit, tourmente, instruit."

11 octobre

Madame Tolstoï m'a raconté que lorsque le petit Ivan est mort en 1895, Tolstoï s'est laissé choir sur un divan et a dit : "La situation est sans issue : je le considérais comme le seul enfant capable de poursuivre mon œuvre sur la terre..."

25 octobre

Tolstoï parle de l'énorme quantité de livres qui s'imprime et raconte qu'on a calculé que si les enfants continuaient de naître au même rythme et étaient moins nombreux à mourir, les hommes seraient dans quelque temps au coude à coude sur la planète. De même, les livres formeront bientôt un amoncellement qui s'élèvera jusqu'au ciel si l'on persiste à en publier autant. Il importe donc de choisir les meilleurs.

Texte © Copyright "Literaturnoe Nasledstvo" Institut Gorki de littérature mondiale de l'Académie des Sciences de l'URSS, Moscou, URSS.



Photo © APN, Moscou



Photo © Musée Tolstoï, Moscou

Le 20 novembre 1910, Tolstoï meurt. Les paysans ses amis emportent son cercueil vers lasnaïa Poliana (en haut) suivis par une foule immense. Et c'est dans l'épaisse forêt de Stary Zakaz, au bord d'un ravin (ci-dessus) que le très simple tombeau demeure sous la tutelle des grands arbres, qui étaient aussi ses amis. Enfant, Léon Tolstoï allait avec ses frères dans cette forêt à la recherche de certain "bâtonnet vert", sur lequel il croyait, selon la légende, qu'était gravé le secret qui rend les hommes bons et heureux...

TOLSTOI

GRANDEUR D'UN HOMME CONTRADICTIONS D'UNE ÉPOQUE

par *Victor B. Chklovski*

VICTOR BORISSOVITCH CHKLOVSKI, critique et historien littéraire soviétique, est l'auteur de biographies de Tolstoï et de Dostoïevsky, ainsi que de romans, dont *Le voyage sentimental* (1923).

On ne perçoit pas toujours d'emblée la grandeur d'un écrivain : il faut s'accoutumer à la grandeur, l'introduire dans sa vie, lui faire une place.

Tolstoï raconte dans *Les Cosaques* (1) comment les monts du Caucase apparurent pour la première fois à Olénine. Répétons pour notre gouverne cette leçon de grandeur que reçut autrefois Olénine : "Il aperçut quelque chose de gris, de blanc, d'ondulé et malgré ses efforts ne put rien trouver de beau dans ces montagnes dont il avait lu et entendu raconter tant de merveilles. Il pensa que les nuages et les montagnes se ressemblaient et que la beauté originale des montagnes neigeuses était aussi imaginaire que la musique de Bach et l'amour, auxquels il ne croyait pas, et il cessa d'attendre les montagnes. Mais le lendemain, de bon matin, la fraîcheur le réveilla et il jeta un coup d'oeil indifférent vers la droite. L'atmosphère était absolument pure. Tout à coup il vit, à une vingtaine de pas, crut-il au premier instant, des masses d'une blancheur immaculée aux contours délicats, et la ligne fantaisiste, nettement découpée, de leurs cimes et du ciel lointain. Quand il eut compris toute la distance qui le séparait des montagnes et du ciel, toute l'immensité des montagnes, quand il sentit tout l'infini de cette beauté,

(1) Traduction de Pierre Pascal, collection Folio (p. 34-35), Editions Gallimard, Paris.





Photo S. A. Tolstiana © Musée Tolstoï, Moscou

Léon Tolstoï reçoit la visite de son ami le peintre Ilia E. Répine (ci-dessus), dont il admirait la peinture. Et Répine, qui a illustré plusieurs livres de l'écrivain, a eu l'occasion d'exécuter plusieurs portraits de Tolstoï, au cours de ses séjours à Iasnaïa Poliana. La renommée d'Ilia E. Répine (1844-1930) s'attache notamment à sa toile célèbre des "Haleurs de la Volga" (ci-dessous), actuellement au Musée Russe de Léninegrad. On a vu dans cette œuvre le symbole du peuple russe tirant sa chaîne, sous le tsarisme.



Photo © APN, Paris

il craignit que ce ne fût un fantôme, un songe. Il se secoua pour se réveiller. Les montagnes étaient toujours là".

Les montagnes naissent de manière simple. Une explosion, puis elles s'élèvent dans un grand jaillissement de couches rocheuses. Elles montent dans le ciel froid, boivent aux nuages, se vêtent de neige, s'illuminent de soleil, se nuancent d'ombres bleues, engendrent les rivières.

Elles illuminent la conscience de l'homme et pourtant elles sont faites de la terre même que foulent ses pieds.

Un grand homme, c'est un homme ordinaire, mais qui exprime les contradictions de son temps et les résoud à sa manière, qui n'en estompe pas les lignes de faille, mais semble les approfondir encore.

En 1844, alors qu'il travaillait aux *Ames mortes*, Gogol écrivait à Annenkov : "L'homme d'avant-garde n'est pas celui qui voit des choses que les autres ne voient pas et s'en étonne. Seul mérite ce titre l'homme qui, au contraire, perçoit tout ce que tous les autres perçoivent (tous et pas seulement certains), et qui, fort de cette somme de savoir, embrasse aussi tout ce qui échappe aux autres, sans que pour autant leur incapacité le surprenne".

C'est sa propre image qu'un grand homme renvoie à l'humanité, mais plus haute et plus claire. C'est de sa souffrance qu'il est nourri.

En Russie, c'était la fin d'une époque.

Les antagonismes s'exacerbaient. Le mécontentement grondait depuis longtemps, sans pouvoir éclater.

Mais lentement les montagnes grandissaient. En 1910, Tolstoï écrivait : "La révolution (1905-1907) a fait que notre peuple russe s'est brusquement aperçu de l'injustice de sa condition. C'est le conte du roi et de son habit neuf. L'enfant qui dit la vérité, que "le roi est nu", c'est la révolution. Le peuple a pris conscience de l'iniquité dont il est victime, et la comprend. On ne pourra plus lui ôter cette conscience".

Le roi n'était pas seul à être nu. C'est toute l'injustice de la propriété foncière, du service militaire, de la bureaucratie, du mariage, de la fausse science au seul service des riches, qui se trouvait dévoilée.

Cette compréhension nouvelle qui s'est soudain imposée à l'humanité a ouvert des voies neuves à l'art.

Lénine ne dit pas autre chose dans son article intitulé "L.N. Tolstoï" : "Cette époque où la révolution se préparait, dans un pays encore écrasé par le servage, sera apparue, sous l'éclairage génial de Tolstoï, comme une nouvelle étape de l'évolution artistique de l'humanité".

La conception de la psychologie humaine changeait. Auparavant, l'écrivain expliquait les actes par la pensée et l'influence du milieu. Tolstoï a mis à nu les racines de notre pensée, révélant combien elles sont conditionnées et contradictoires. C'est ce que Tchernychevski a appelé la dialectique de l'âme.

Tolstoï ne croit pas que le monde résiste à l'entendement, mais il exalte l'ordinaire, le disloque, en avive les brisures, et nous communique une connaissance authentique, fondée sur une expérience inusitée. Au fil de cette recherche, il nous montre tour à tour le passé et le présent dépouillés du masque de l'habituel. Le monde apparaît sous un jour nouveau, beau, purifié.

Hautes sont les montagnes et épuisants les chemins qui les gravissent. Il faut s'accoutumer à elles. D'anciennes religions y voyaient le piédestal des dieux, et c'est pourquoi l'on bâtissait des temples sur leurs cimes.

Dans sa vieillesse, il arrivait à Tolstoï d'être effrayé par les contradictions qu'il mettait au jour. Alors il tournait ses pensées vers Dieu et s'en faisait un rempart.

Mais au fond de lui-même, Tolstoï avait tendance à se placer au-dessus de sa foi en Dieu : souvent même, il mettait cette foi en doute.

Le 2 septembre 1909, il note dans son journal : "Cette nuit, jusqu'au petit matin, j'ai été dans un état, que je crois n'avoir jamais connu, de froideur, de doute à l'égard de tout et, principalement, de Dieu, de la justesse de ma conception de la vie. J'avais peine à croire à cette sensation et je ne parvenais pas à rappeler à moi cette

même foi selon laquelle j'ai vécu et continue de vivre."

Le 18 décembre, Tolstoï note : "De plus en plus incompréhensible est l'absurdité de la vie et évidente mon impuissance à en avancer une explication".

Le 24 décembre de la même année, il écrit : "J'ai vu en songe la négation de Dieu, et, qui plus est, les objections que l'on peut opposer à mon idée du refus de la violence, comme condition d'une meilleure organisation générale de sa vie".

Gorki note, de son côté : "Dans le cahier de son journal qu'il m'a donné à lire, j'ai été frappé par un aphorisme étrange : "Dieu est mon désir".

En lui rendant aujourd'hui le cahier, je lui ai demandé ce que cela signifiait.

— Une pensée inachevée. Je voulais probablement dire : "Dieu est mon désir de le connaître"... Non, ce n'est pas cela...

Il s'est mis à rire, a roulé le cahier et l'a fourré dans la vaste poche de sa blouse. Il a avec Dieu des rapports très indéfinis qui me rappellent parfois les relations de "deux ours dans la même tanière".

Le rejet du passé, l'aspiration à la clarté, à une clarté totale, la coupure radicale avec ce qui fut, la recherche de voies nouvelles, accessibles au peuple tout entier, voilà qui a fait la grandeur de Tolstoï, qui l'a dressé au-dessus de notre horizon comme une chaîne de montagnes neigeuses.

Il a rendu l'âme humaine intelligible et a su faire jaillir de sources anciennes des eaux non seulement plus vraies mais aussi plus belles.

Il a fui la maison de ses ancêtres, ses amis et sa famille. Il a abjuré leurs croyances et inventé une nouvelle vision du monde, sans toutefois le transformer, — il y fallait de nouvelles luttes.

Il est parvenu aux confins d'une contrée nouvelle qu'il apercevait sans pouvoir y pénétrer.

Son départ soudain de Iasnaïa Poliana n'est pas la fuite d'un homme âgé qui cherche refuge dans un monde étranger, humide et froid : c'est la décision d'un artiste, qui a surmonté sa compassion envers ses proches, de rompre définitivement avec le passé.

Victor B. Chklovski

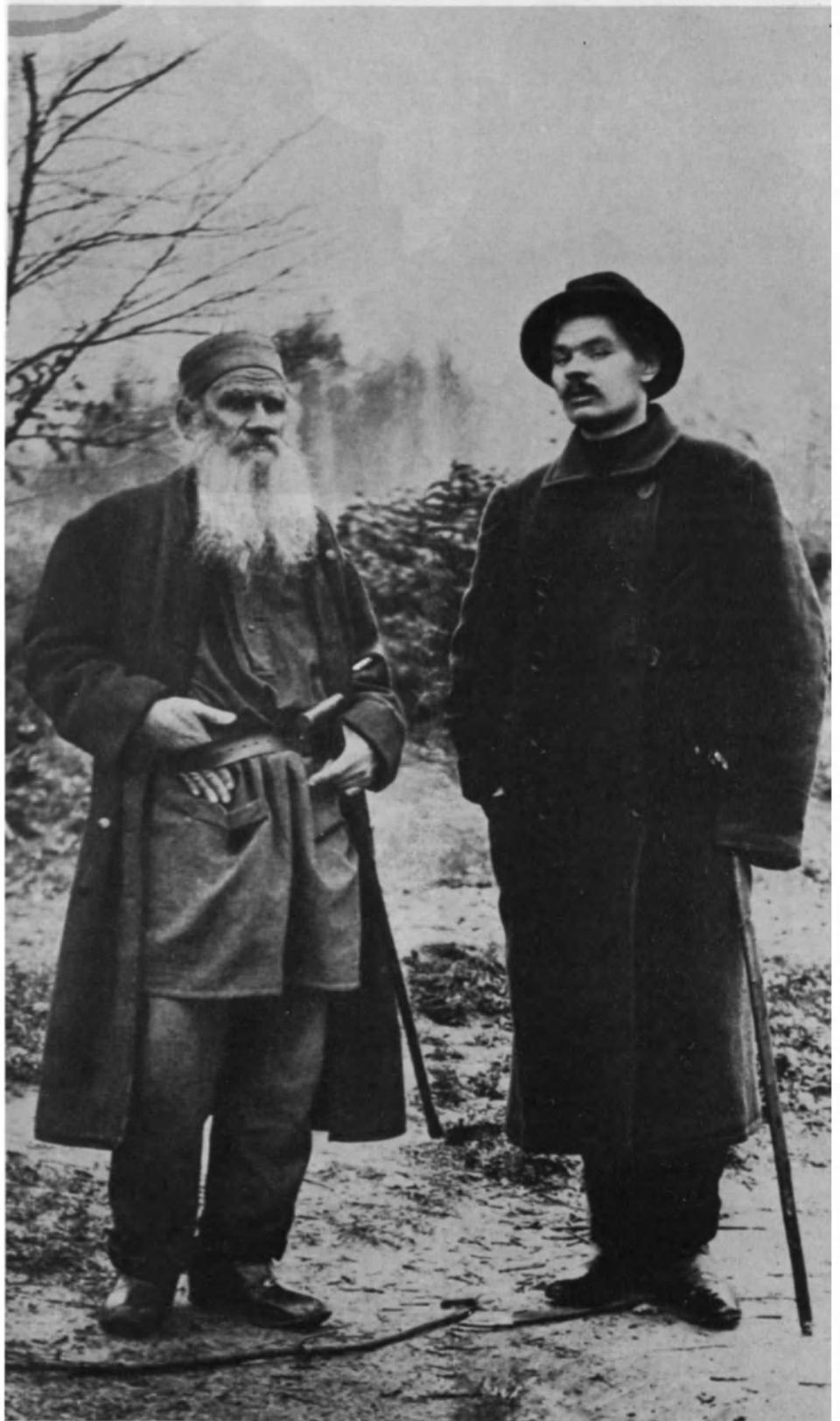


Photo © APN, Paris

C'est en octobre 1900 que Léon Tolstoï reçoit à Iasnaïa Poliana la visite du jeune écrivain Maxime Gorki, de qui il apprécie le talent et prévoit le grand avenir littéraire. De cette rencontre, Gorki reviendra enthousiaste et il dira plus tard : "Je regardais le vieil homme... et je voyais une force créatrice fantastique. Ce vieillard est incroyablement immense et la vigueur de son esprit est stupéfiante. Il étonne tellement qu'il semble qu'il n'existe au monde rien de pareil à lui." Maxime Gorki ajoute que c'était un jour triste d'automne et qu'en l'emmenant au bord de la rivière, près des bouleaux, Tolstoï caressait de sa main tendrement les arbres.

LA "MÈRE" L'héritière spirituelle du philosophe Sri Aurobindo

par Emmanuel Pouchpa Dass



Photos © Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, Inde

Ci-dessus, la Mère auprès de son maître spirituel Sri Aurobindo, le grand philosophe indien. On la voit à droite dans sa jeunesse, en Algérie, vers 1903-1905, au moment où s'éveille la vocation qui l'amènera, quinze ans plus tard, aux côtés de Sri Aurobindo.



ON célèbre cette année en Inde le 100^e anniversaire de la naissance d'une personnalité hors du commun que l'on y vénère sous le nom de "Mère". Elle fut la disciple la plus proche et l'héritière directe de Sri Aurobindo, le grand philosophe indien, dont l'enseignement a eu la plus profonde influence spirituelle et morale sur l'Inde contemporaine. Mère poursuivit l'œuvre de Sri Aurobindo en conjuguant étroitement l'action spirituelle et matérielle.

C'est à Paris que naquit Mirra, le 21 février 1878. Ses parents venaient de s'y établir depuis peu de temps. Son père, Maurice Alfassa, était originaire d'Andrinople (Turquie), et sa mère, Mathilde Ismailoun, d'Alexandrie (Egypte). Le milieu familial était plutôt sévère : un père mathématicien et banquier, et une mère maîtresse femme qui avait banni les imaginations

comme des gaspillages de temps et proscrit les religions comme une faiblesse et une superstition.

La petite Mirra était soumise à une discipline assez stricte : elle habitait chez ses parents, à Paris, jusqu'à son mariage à dix-neuf ans.

Elle faisait de la peinture et de la musique, et jouait au tennis (elle continuera jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans). La peinture semblait jouer un rôle important dans sa vie. Elle travaillait aussi plusieurs heures tous les jours à son piano, mêlant la musique aux couleurs et aussi à la poésie. Car Mirra touchait à tout, au grand désespoir de sa mère, qui pensait qu'elle ne ferait jamais rien dans la vie, alors qu'elle-même, la mère, avait conçu pour elle de grands espoirs. Mirra composait des poèmes dans son sommeil et se levait au milieu de la nuit pour les écrire.

À dix-neuf ans, elle épousa un peintre, Henri Morisset. C'était en 1897. Avec lui, elle entra dans le monde des artistes :

Monet, Rouault, Vlaminck, Braque, Picasso, Rodin, Matisse, elle les connut tous, ainsi que les vieux impressionnistes, Renoir, Degas, Sisley, Signac, Cézanne.

Elle vécut la vie d'artiste pendant dix ans, jusqu'en 1908, où elle se sépara de Morisset. Ce fut une période d'intenses expériences spirituelles quotidiennes. Evoquant un séjour qu'elle avait fait à Fontainebleau, elle notera bien plus tard :

"Personne ne m'avait encore parlé de méditation, ni comment on doit méditer. Je m'asseyais sous les grands arbres, je me sentais très calme et concentrée intérieurement, je perdais presque le sens du monde extérieur et je sentais un contact très intime avec les arbres : j'étais très heureuse. Il y a des arbres dont l'amitié avec les hommes devient très étroite. Ils ont une affection très grande, leur générosité pour donner protection est peut-être beaucoup plus grande que celle de l'homme. Si vous leur êtes sympathique, vous pouvez très bien sentir les vibrations de leur force vitale..."

EMMANUEL POUCHPA DASS, Indien, est directeur de la Division des études de cultures à l'Unesco.

Mirra avait des dons incontestables, qui lui ont permis de trouver toute seule ce que savaient d'anciens sages. Elle possédait cette qualité que Sri Aurobindo définira de la manière suivante : "Fondamentalement, la faculté de sentir n'est pas l'opération des organes physiques, mais le contact de la conscience avec son objet."

Curieuse coïncidence : en 1904 (Mirra avait vingt-six ans), au moment où elle entreprenait une exploration systématique des plans de conscience, Sri Aurobindo commençait de son côté son propre yoga conscient. Comme si l'un et l'autre avaient attendu ce temps-là pour se mettre, — séparés mais en même temps, — au travail, dix ans avant de se rencontrer.

Et bientôt Mirra va connaître expérimentalement ce qu'avaient découvert les Rishis Védiques (1) il y a des millénaires, — ce que Sri Aurobindo commençait à déchiffrer par la maîtrise de soi et l'exploration méthodique de tous les degrés de la conscience. Les Rishis avaient découvert ce qu'ils appelaient mystérieusement "un certain Quatrième", et c'est ce monde nouveau que Sri Aurobindo allait appeler le "supramental" : peut-être un quatrième état de la Matière, le prochain état, — où la Matière ne meurt pas ; une autre matière, peut-être, ou une autre vision de la même Matière.

Au cours de son expérience spirituelle, Mirra a pu démontrer de multiples mécanismes, — religieux, sociaux, politiques, — comme s'il fallait qu'elle épuise d'abord toutes les solutions. Plus tard, elle insistera sur le fait qu'il y a beaucoup d'habitudes à changer, — "la prison des habitudes millénaires", disait-elle. Mais il lui manquait encore l'expérience des spéculations philosophiques, de la confrontation avec les idées.

C'est ce qu'elle espéra trouver chez Paul Richard, rencontré en 1908 et qu'elle épousa en 1910 : c'est avec lui qu'elle s'embarque pour l'Inde, qu'elle n'avait encore jamais vue.

Le 19 mars 1914, à Pondichéry, elle monta l'escalier qui conduisait à la grande véranda blanche de la maison où vivaient Sri Aurobindo et ses premiers disciples. Il l'attendait : sans se connaître, ils s'étaient reconnus.

"Peu importe, — écrit Mirra dès le lendemain, — qu'il y ait des milliers d'êtres plongés dans la plus épaisse ignorance. Celui que nous avons vu hier est sur terre. Sa présence suffit à prouver qu'un jour viendra où l'ombre sera transformée en lumière."

Sri Aurobindo, né le 15 août 1872 à Calcutta, fils d'un chirurgien, avait reçu une éducation anglaise avant d'aller étudier les classiques à Cambridge. De retour en Inde en 1893, il enseigna d'abord à Baroda, puis à Calcutta. C'est alors qu'il se lança dans l'action révolutionnaire pour libérer l'Inde de la domination anglaise. D'abord lié à une organisation secrète prête au soulèvement armé quand viendrait le moment propice, il se mit en 1906 à prêcher avec fougue la

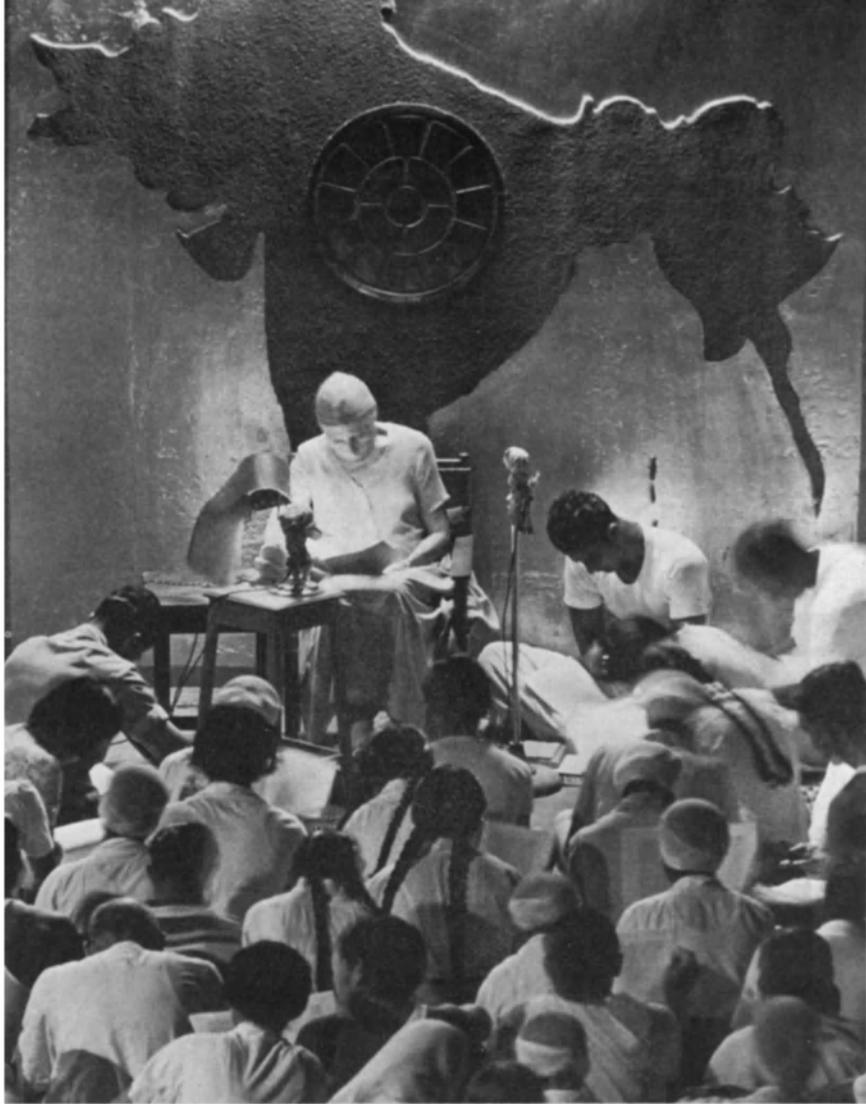


Photo © Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, Inde

cause du nationalisme dans "Bande Matarani", quotidien de Calcutta.

Ces activités lui valurent d'être arrêté et mis au secret dans la prison d'Alipur, sous l'inculpation de conspiration. Acquitté après un long procès, il fut relâché en mai 1909. Pendant qu'il était en prison, il avait eu une révélation mystique de l'omniprésence divine, qui le décida à se détacher de la politique et à se retirer à Pondichéry.

Il disait alors : "Les avocats de l'action s'imaginent qu'avec une ruée toujours nouvelle de l'intellect et de l'énergie humaine tout peut s'arranger. L'état actuel du monde, après un développement de l'intellect sans parallèle dans l'histoire et une dépense d'énergie fantastique, est une preuve éclatante du vide de l'illusion qui les fait œuvrer. Le yoga pose le principe que c'est seulement par un changement de conscience que la vraie base de la vie peut être découverte : du dedans au dehors, telle est la loi, en vérité."

Le 15 avril 1914 sortit le premier numéro de la revue *Arya* où Sri Aurobindo, jusqu'en janvier 1921, va publier la plus grande partie de son œuvre philosophique.

Mirra, de son côté, ne détenait pas encore la clef de la transformation, le moyen d'inventer un nouveau mode de conscience et un nouveau mode de perception, c'est à dire de parvenir au supramental.

"Je sais avec une certitude absolue, — disait Sri Aurobindo, — que le supramental est une vérité et que son avènement est inévitable de par la nature même des cho-

ses. La question est de savoir quand et comment. Cela aussi est décidé et prédestiné quelque part là-haut, mais c'est en train de se jouer ici dans la bataille, au milieu du choc plutôt sinistre des forces en conflit... Ma foi et ma volonté sont pour le Maintenant."

N'empêche que le "Maintenant" de Mirra était d'ores et déjà fort avancé : dans l'itinéraire spirituel qui est le sien, le lent cheminement de sa pensée s'affirme avec assurance. On peut le reconstituer à travers le langage imagé et vivace dont elle fera preuve dans ses "Entretiens", comme dans son enseignement à l'Ashram.

Le premier pas dans ce travail de perfectionnement de soi, enseignait-elle, est de devenir conscient de soi-même, des différentes parties de son être et de leurs activités respectives, afin de se rendre compte clairement de l'origine des mouvements qui se produisent en soi, des impulsions, des réactions diverses qui poussent à agir. C'est une étude constante, qui exige beaucoup de persévérance et de sincérité.

Mais voici ses paroles mêmes :

"C'est comme quand on a pris de la couleur, — trois ou quatre couleurs différentes, — et qu'on les a mises dans la même eau, et puis qu'on bat ça ensemble : cela fait un produit gris, indistinct et incompréhensible, n'est-ce pas ? On ne peut pas savoir ce qui est rouge, ce qui est bleu, ce qui est vert, ce qui est jaune. C'est quelque chose de malpropre, beaucoup de couleurs mélangées. Alors, il faut d'abord faire ce petit travail de séparer le rouge, le bleu, le

(1) *Rishi* : ce mot désigne principalement les auteurs des hymnes du *Rigvéda* (entre 1500 et 800 avant J.C.), considérés comme ayant été révélés par Brahma, et qui constituent le plus important des recueils sacrés du védisme.



Photo © Dominique Darr, Paris

Presque octogénaire, en 1956, la Mère (à gauche) donnant un de ses cours du soir à la communauté de l'Ashram de Pondichéry. Celui-ci comprend aujourd'hui quelque 1800 personnes s'initiant à l'évolution mentale et spirituelle enseignée par Sri Aurobindo et par la Mère. Ci-dessus, les séances de prière, suivies par une foule de tous les âges.



Photo Vidyavrata Visharad © Sri Aurobindo Ashram, Pondichéry, Inde

Au premier plan de ce quartier de Pondichéry, on distingue les bâtiments de l'Ashram dont la Mère, après la mort de Sri Aurobindo en 1950, était devenue l'animatrice.

jaune, le vert, les mettre comme ça, chacun dans son coin (...)

"On baigne dans toutes les choses possibles, — bon, mauvais, neutre, lumineux, obscur, — tout ça c'est là, et la conscience de chacun, en principe, doit agir comme un filtre... Au fond, c'est la raison d'être de l'existence physique : chacun est un instrument pour contrôler un certain nombre de vibrations qui représentent son champ de travail particulier (...)

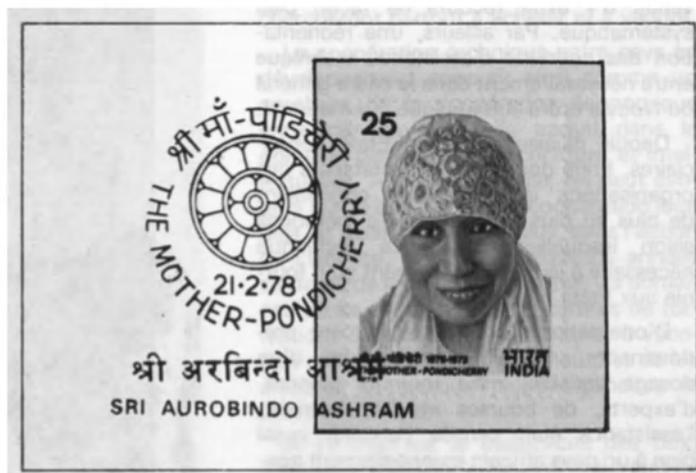
"Et c'est une chose admirable, les gens ne se rendent pas compte que c'est d'une grâce infinie : que cet univers est arrangé de telle façon qu'il y a une collection de substances, depuis la substance la plus matérielle jusqu'à la spiritualité la plus haute, tout cela rassemblé dans ce qu'on appelle une petite individualité : mais à la disposition d'une volonté centrale. Ça, c'est à vous, c'est votre champ de travail."

C'est donc seulement en faisant passer au crible de la critique les mouvements intérieurs, tous les mouvements intérieurs, que l'on peut espérer créer en soi un discernement qui ne se trompe point. Ce travail de purification de l'âme doit être associé au perfectionnement de la partie extérieure de son être. Et Mère ajoutait :

"Certains gens n'ont pas de chemin entre un état d'âme et l'autre, il y a un petit trou, et alors ils sautent de l'un à l'autre : il n'y a pas de chemin traversant tous les états de l'être sans interruption de conscience. Un petit trou noir, on ne se souvient pas. C'est comme un petit précipice où il faut prolonger la conscience. Pour construire un pont, il faut très longtemps : ça prend encore plus de temps que pour construire matériellement un pont."

Ce processus de découverte intérieure doit s'accompagner du développement mental. Le mental est un instrument de formation, d'organisation et d'action, et c'est

A droite, timbre émis pour commémorer le centenaire de la naissance de la Mère.



dans ces fonctions qu'il prend sa pleine valeur et connaît sa réelle utilité. Et, là, les paroles mêmes de la Mère montrent bien à quel point elle approchait du but :

"Ce développement mental dans tout ce qu'il a de plus complet : étude de toutes les philosophies, de toutes les jongleries d'idées, et dans les moindres détails, — entrer dans les systèmes et les comprendre... Développement en ce sens que, une fois compris que toutes les idées sont vraies, on comprend aussi qu'il y a une synthèse à faire... Et qu'il y a quelque chose qui est lumineux et vrai *par delà la synthèse*:"

Un groupe s'était formé tout spontanément autour de Sri Aurobindo. La question était de savoir s'il fallait faire le yoga et arriver jusqu'au but, pour ne s'occuper des autres qu'après, ou s'il fallait immédiatement laisser venir à soi tous ceux qui ont une aspiration identique et marcher tous ensemble vers le but. C'est le deuxième terme de l'alternative que Sri Aurobindo et Mirra choisirent, car Sri Aurobindo disait : "C'est la terre qui m'intéresse, non les mondes au-delà pour eux-mêmes : c'est une réalisation terrestre que je cherche et non une fuite vers des sommets lointains."

C'est le 24 novembre 1926 que fut créé à Pondichéry l'Ashram de Sri Aurobindo. Et, dès le premier jour, Sri Aurobindo confia la charge de l'Ashram à la Mère, pour se consacrer, lui, à la nouvelle création, qui doit se dérouler en deux temps : tout d'abord la transformation de la conscience, le pas-

sage de l'homme mental à l'homme spirituel ; puis, la transformation physique, le passage de l'homme spirituel à l'être gnostique, gouverné par le supramental.

Les disciples lui écrivaient et il répondait longuement, mais il ne les voyait que trois fois par ans. En revanche, la Mère voyait les disciples aussi souvent que possible, participant et présidant à leurs diverses activités, à leurs travaux comme à leur jeux, et les éveillant à leur vérité intérieure.

A un certain moment de sa vie, Mirra avait noté à quel point l'intensité de son travail intérieur l'occupait ; elle en arrivait à ne plus "dormir". On peut imaginer qu'il en a été souvent de même pour ces premiers temps de l'Ashram :

"Pendant plus d'un an, je me suis livrée à cette sorte de discipline de soi : je notais tout, — quelques mots, une petite chose, une impression, — et j'essayais de passer d'un souvenir à l'autre. Au début, ce n'était pas très productif, mais au bout de quelque temps je pouvais suivre, en commençant par la fin, tous les "rêves", jusqu'au commencement de la nuit. Cela vous met dans un état si conscient, si continu, que finalement je ne "dormais" plus du tout. Mon corps était étendu, profondément endormi, mais il n'y avait aucun repos dans la conscience."

L'Ashram, qui n'avait comporté au début qu'une petite poignée de disciples, s'est agrandi, maison après maison, apprenant à vivre de ses propres ressources. Cette communauté est aujourd'hui un établissement

par Dragoljub Najman

LA conférence sur la coopération technique entre pays en développement, qui doit siéger à Buenos Aires du 30 août au 12 septembre 1978, et dont le Programme des Nations Unies pour le développement assure l'organisation, devrait constituer une nouvelle étape dans l'histoire des politiques du développement.

Il y a déjà longtemps que des experts indiens ou péruviens, par exemple, participent à l'exécution des programmes de développement dans d'autres pays du Tiers Monde, ou que des institutions de ces pays accueillent des boursiers des pays voisins. L'expérience acquise a prouvé que de tels échanges étaient bénéfiques, et qu'il convenait d'y avoir recours de façon plus systématique. Par ailleurs, une réorientation des courants d'assistance technique entre nécessairement dans le cadre général du Nouvel ordre économique international.

Depuis plusieurs années, Etats bénéficiaires, Etats donateurs et secrétariats des organisations internationales critiquaient de plus en plus sévèrement les méthodes selon lesquelles l'assistance technique nécessaire à leur développement était fournie aux Etats moins favorisés.

D'orientation Nord-Sud fortement prédominante, fournie sous forme d'un dosage variable, mais toujours présent, d'experts, de bourses et d'équipement, l'assistance était censée convenir aussi bien à un pays africain essentiellement agricole, qu'à un pays déjà partiellement urbanisé et industrialisé, ou à un pays disposant d'abondantes ressources minérales. De ce schéma rigide ont découlé bien des erreurs et insuffisances, dont il a fallu tirer les leçons.

La première conclusion du réexamen que subit à l'heure actuelle l'assistance technique, c'est que les anciennes procédures ont eu trop souvent pour conséquence d'inviter les Etats bénéficiaires d'une assistance à s'inspirer étroitement de conceptions, de formules étrangères à leur situation économique et sociale, et à leurs traditions culturelles.

Il en est presque toujours résulté des coûts excessifs, soit en peine, soit en argent, souvent une pénible phase d'adaptation, parfois des échecs, qui étaient de véritables phénomènes de rejet.

En conséquence, nous nous efforçons désormais non plus d'importer des modèles préconçus, mais de susciter et d'encourager un développement fondé essentiellement sur les ressources naturelles, techniques et intellectuelles, des pays bénéficiaires. Inscrit dans l'évolution historique des nations, ce développement endogène rejette bien entendu toute autarcie ; par contre, ce qui lui vient d'ailleurs est choisi, repensé, adapté en fonction du milieu où il devra s'insérer.

DRAGOLJUB NAJMAN, sous-directeur général de l'Unesco, secteur pour la Coopération en vue du Développement et les Relations Extérieures, est l'auteur de *L'enseignement supérieur, pour quoi faire ?* (Editions Fayard, Paris, 1974).

La coopération technique entre pays en développement



La grande parenté qui existe entre nombre de pays en développement — et parfois même d'une région à l'autre — du point de vue des ressources humaines, de certains aspects des structures sociales, ou des conditions climatiques, permet alors d'adapter plus aisément les progrès réalisés.

A ces considérations d'ordre technique, mais dont l'importance est maintenant reconnue, s'ajoute un élément de caractère plus politique, que l'on ne peut négliger, puisqu'il s'inscrit dans l'évolution imprimée à l'ensemble du système des Nations Unies par les décisions des 6^e et 7^e sessions extraordinaires de l'Assemblée générale, qui ont défini le rôle incombant aux Etats et aux Organisations dans l'instauration d'un Nouvel ordre économique international.

En effet, ce Nouvel ordre peut être sommairement décrit comme une rupture dans le style de rapports économiques Nord-Sud qui, dans les conditions qui prévalent encore, privilégient presque automatiquement ceux des partenaires qui détiennent l'infrastructure économique la plus développée, les capitaux, et la technologie la plus avancée, aux dépens des détenteurs

Aide audiovisuelle au développement

Ces trois photographies montrent des écoliers et des stagiaires de l'enseignement participant à un programme de télévision éducative qu'organise la côte d'Ivoire en collaboration avec l'Unesco. Ci-contre, des enseignants en stage s'initient aux techniques de production d'émissions de télévision ; ci-dessus, une classe audiovisuelle ; ci-contre à droite, tout en haut, un exercice pratique en mathématiques modernes. On constate une tendance marquée à organiser directement les modalités d'un échange d'aptitudes entre pays en développement et nombre d'entre eux se sont, dans cette perspective, intéressés au programme en cours en Côte d'Ivoire. Ils y voient la base éventuelle d'un système de coopération technique en matière de télévision éducative.

Photos Patrick Waelles, Unesco



de main d'œuvre bon marché et de matières premières.

Si l'aspect le plus connu de cette rupture demeure un réajustement des termes de l'échange qui en supprime l'inégalité, il n'en reste pas moins que la multiplication des échanges peut et doit contribuer à la transformation profonde des économies mondiales qu'implique la notion de Nouvel ordre économique international.

Le développement économique, à ce moment là, apparaît mieux dans son double rôle de bénéficiaire et de moteur de la mutation : bénéficiaire par l'accélération de l'accumulation de capital, que rendra possible dans les pays pauvres l'évolution vers des échanges Nord-Sud mieux équilibrés ; moteur par la multiplication des flux, rendue possible par le développement accéléré de nombreuses économies nationales, qui chercheront partout à acheter et à vendre.

La coopération technique entre pays en développement apparaît ainsi comme un corollaire de la coopération économique entre ces pays, qu'elle traduit dans le domaine des relations techniques et intellectuelles. A titre d'exemple, on peut évoquer le rôle que ce type de coopération joue déjà, et jouera de plus en plus, dans l'action de l'Unesco, qui depuis plusieurs années s'efforce de multiplier, dans tous les domaines de sa compétence, les centres de formation, de recherche, de culture, à vocation et à rayonnement régionaux, et de les articuler en réseaux pluridisciplinaires et interdépendants.

Si j'insiste sur la multiplicité des flux, c'est pour souligner un aspect important de la coopération technique sous ce jour nouveau. Cet aspect découle tout naturellement des tâches qui incombent aux pays développés, dans l'action pour l'instauration d'un Nouvel ordre économique international, et en souligne l'importance continue. En effet, le développement de la coopération entre pays en développement ne dégagea en aucune façon les pays développés des responsabilités que leur a confiées la communauté internationale, et qui découlent de leur prépondérance technologique et économique.

L'œuvre de justice qui est celle du Nouvel ordre économique international n'a de sens que si les pays développés se font un devoir de contribuer, autant et plus que par le passé, aux efforts de ré-équilibrage global. On ne peut envisager que se développent des rapports de coopération entre pays en développement, tandis que se poursuivraient simultanément des relations de dépendance économique, technologique et intellectuelle, entre ces mêmes pays et les pays développés. Les contradictions internes nées d'une telle situation mèneraient inévitablement à des tensions violentes entre pays à développement différent.

L'évolution que se propose d'encourager la Conférence tendra donc à remplacer la bipolarité Nord-Sud, qui demeure actuellement la règle, par une multipolarité Nord-Sud-Est-Ouest, dont n'apparaissent encore que les signes précurseurs.

Fondée sur le renforcement de l'autonomie des pays en développement, elle impliquera la mise en commun des capacités accrues de production et de recherche qui

constituent les moyens de cette autonomie, afin de permettre à ces pays de participer plus activement aux activités de la communauté internationale.

Il conviendra, pour que de tels changements soient possibles, de renforcer dans les pays en développement les bases institutionnelles et techniques d'un progrès autonome, comme de développer et stimuler les organismes régionaux, intergouvernementaux ou non, qui se préoccupent de financement, de formation, de recherche et d'échanges. Pour ce qui est des pays développés, ils doivent aussi participer pleinement, et cela dans leur propre intérêt, à la mise en commun des moyens financiers et techniques, et au renforcement des infrastructures, qui constituent la base du progrès des pays en développement.

C'est parce que le processus de développement qu'implique la notion de coopération technique entre pays en développement est d'abord un processus autonome, que l'on peut espérer voir cette approche ouvrir de nouvelles perspectives à l'effort de réduction des inégalités internationales, effort demeuré vain jusqu'ici. D'abord parce que les résultats des expériences et des initiatives qui déjà se multiplient dans le Tiers Monde seront plus largement connus, et plus immédiatement comparables et adaptables ailleurs.

On peut donc espérer de cette multiplication des échanges une accélération des processus de recherche-développement, comme des courants d'industrialisation et de commercialisation.

Mais d'autres aspects également essentiels du progrès : éducation, communication, culture, peuvent à leur tour bénéficier de ce remplacement, par des échanges multipolaires, de courants privilégiés par l'histoire, ou par une interdépendance fondée sur l'inégalité. Il s'agit en fait d'ouvrir toute grande la fenêtre, là où jusqu'à maintenant seule une lucarne avait été entrouverte.

Certains exemples, tirés d'activités que l'Unesco mène déjà depuis plusieurs années et dans lesquelles la coopération technique entre pays en développement joue un rôle essentiel, permettront de mieux voir les très larges possibilités qu'elle ouvrira à la coopération pour le développement.

Un des aspects les plus courants de ces activités est le soutien aux institutions de formation et de recherche, nationales ou non, qui jouent un rôle important et auxquelles l'assistance de l'Unesco a permis de prendre une dimension régionale.

Deux exemples dans le domaine de la communication. En août 1977, s'est ouvert à Kuala Lumpur, Malaisie, l'"Asia Pacific Institute for Broadcasting Development". Il s'agit d'une institution nationale, qui a reçu, grâce à la coopération de l'Unesco et de la Commission économique et sociale des Nations Unies pour l'Asie et le Pacifique, les moyens d'acquérir une dimension régionale. Cette institution offre dans toute la région des cours de formation générale ou spécialisée dans tous les domaines de l'information radio-télévisée, ainsi que des avis techniques et des services de consultation.

A Nairobi, Kenya, s'est d'autre part ouvert en 1977 un centre d'échanges de programmes de radio et de télévision, créé avec l'aide de l'Unesco par l'Union des Organisations nationales de radio et de télévision d'Afrique. Ce centre participe non seulement à la promotion de la coopération entre organisations de radio-télévision d'Afrique, mais contribue à diminuer la dépendance actuelle du continent africain à l'égard des programmes importés.

Dans le domaine scientifique, je puis citer le réseau de coopération régionale dans les sciences de base d'Asie du Sud-est, qui fonctionne depuis le début de 1974 et coordonne un programme de recherche et de formation pour l'utilisation optimale des produits naturels dans le développement.



DANS ce programme s'inscrivent deux projets pilotes, l'un traitant de la chimie des produits naturels, et l'autre de leur microbiologie ; tous deux comportent des cours de formation et des travaux pratiques. Un pays développé, le Japon, contribue efficacement au fonctionnement de ce réseau.

En Amérique latine, le Centre latino-américain de physique, organisation intergouvernementale appuyée par l'Unesco, contribue au développement régional des recherches de physique : d'autres réseaux, bénéficiant dans certains cas de l'appui du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), sont en voie de création.

Particulièrement intéressante me paraît l'Association pour les Caraïbes et les régions adjacentes de la Commission océanographique intergouvernementale, qui, depuis 1976, non seulement coordonne la recherche scientifique dans les Etats riverains du Golfe du Mexique, mais se préoccupe de résoudre par la coopération entre tous les participants les problèmes de la circulation de l'information et des données, de l'éducation et de la formation des spécialistes, et de la mise en commun des équipements. Il faut noter que les Etats participants présentent un très large éventail de niveaux de développement (1).

En ce qui concerne l'éducation, un exemple me paraît également particulièrement significatif. L'Unesco, le PNUD et un groupe de pays développés, ont depuis une décennie aidé le gouvernement de la Côte d'Ivoire dans le développement d'un important projet pilote d'utilisation de la télévision à des fins éducatives. Ce programme s'inscrit d'ailleurs dans le cadre plus large d'une série d'activités de coopération entre l'Unesco et la Côte d'Ivoire qui, en dehors de l'éducation télévisuelle, traite de la planification de l'éducation et de la révision de l'enseignement secondaire du premier cycle.

(1) Brésil, Colombie, Costa-Rica, Cuba, Etats-Unis, France, Guatemala, Guyane, Haïti, Jamaïque, Mexique, Pays-Bas, Nicaragua, Panama, République Dominicaine, Royaume-Uni, Surinam, Trinidad et Tobago, URSS, Venezuela.

De nombreux Etats membres avaient déjà manifesté l'intérêt qu'ils portaient au projet ivoirien : le gouvernement de la Côte d'Ivoire a donc, de concert avec l'Unesco, décidé de créer les conditions d'un échange approfondi et systématique d'informations sur la situation et l'évolution de la télévision éducative dans les pays en développement.

Un séminaire international sur la coopération technique en ces pays, dont la préparation est déjà forte avancée, doit donc se tenir en décembre de cette année ; les représentants des télévisions éducatives des pays en développement auront l'occasion d'y échanger leurs expériences et de visiter le complexe d'éducation télévisuelle de la Côte d'Ivoire. Ils jetteront enfin les bases d'un système d'échanges des informations et des expériences.

Ainsi doit également s'accroître le passage nécessaire de la notion d'assistance technique à celle de coopération technique, et ceci quel que soit le niveau de développement des partenaires.

La multiplication des centres de coopération et leur renforcement, une plus grande confiance de chaque pays du Tiers Monde dans ses propres élites et dans celles d'autres pays ayant la même expérience, tout doit augmenter le poids spécifique de ces pays dans la masse globale des échanges économiques, techniques et intellectuels.

Ce que se propose la Conférence, c'est de définir un plan d'action, par lequel la communauté internationale se mettra d'accord sur les buts à atteindre, sur les tâches qui incombent aux Etats et aux Organisations, sur les étapes à parcourir, sur les moyens à employer, pour engager ici, là pour accélérer, un processus qui doit donner une dimension entièrement nouvelle à la coopération technique internationale.

Nous espérons, à l'Unesco, que cette conférence, qui, à l'échelle de tout le système des Nations Unies, va reprendre et approfondir des thèses, — dont certaines, comme par exemple la notion de développement endogène, sous-tendent déjà, à l'Unesco, la problématique de documents aussi essentiels que le Plan à Moyen Terme, — aboutira à faire de ses préoccupations celles de toutes nos organisations. Ceci implique, évidemment, que l'on évite cette fois l'écueil "institutionnel", et que l'on cesse de croire que l'on a résolu un problème parce que l'on a créé une institution ou un organe nouveau.

En plus, le problème posé n'est pas un problème de développement sectoriel : c'est celui d'une transformation quantitative de notre approche, dans tous les domaines d'activités du système des Nations Unies.

C'est à chaque organisation qu'il appartiendra de tirer de la Conférence les conclusions qui s'imposent, tant pour le contenu de son programme que pour la manière dont elle le mettra en œuvre. Ceci, l'Unesco, qui déjà peut faire état de plusieurs expériences positives de coopération entre pays en développement, le fera avec détermination.

TRÉSORS CULTURELS EN EXIL

(suite des pages 10 et 11)

garanti presque en tous lieux, ne cède qu'à des mesures exceptionnelles d'expropriation auxquelles on ne recourt guère que dans l'intérêt public ; peu d'Etats feraient appel à cet intérêt (qu'il conviendrait alors de redéfinir) au nom des valeurs culturelles internationales.

Cependant il est toujours possible que des œuvres devenues propriété privée et dont le pays d'origine souhaite le retour surgissent sur le marché de l'art. Or plusieurs Etats disposent, lors de ventes publiques effectuées sur leur territoire, d'un droit de préemption qui les subroge aux droits du dernier acquéreur, lequel sera indemnisé. On peut imaginer que, grâce à des conventions bilatérales, ces droits de préemption s'exercent au profit d'un autre pays qui demanderait le retour d'un élément précieux de son patrimoine. En dehors de ces occasions, et à défaut de coercition, il faudra compter sur la bonne volonté des propriétaires.

Mais, à parler franc, que les détenteurs soient privés ou publics, c'est toujours de la bonne volonté que dépendront les restitutions, les prêts, les dépôts, et la coopération technique qui peut les faciliter. Dira-t-on qu'il est naïf de s'en remettre ainsi à l'intelligence, à l'équité, et en général à des qualités qui ne régissent pas habituellement les relations entre les hommes, entre les peuples ? Alors on peut répondre que ce pessimisme a déjà reçu beaucoup de démentis.

La coopération belgo-zaïroise déjà citée est bien loin d'être la seule. En 1974, le Musée national de Nouvelle-Zélande a expédié au Musée de Papouasie-Nouvelle-Guinée (en réglant les frais de transport) une collection de précieux objets ethnographiques qu'il avait acquise l'année précédente.

Depuis plusieurs années, pour améliorer les recherches et les techniques de conservation, aussi bien que pour préparer les restitutions nécessaires, le musée d'ethnographie de Stockholm a établi des relations de travail avec diverses institutions directement concernées, universités et musées, au Kenya, en Tanzanie, à Sri Lanka.

A deux reprises, en 1959 et en 1976, l'Université Harvard des Etats-Unis a remis aux autorités mexicaines des centaines d'objets d'or et de jade provenant de fouilles effectuées au début du siècle dans la presqu'île de Yucatan. D'autres trésors précolombiens, acquis il y a plus de cinquante ans par des citoyens des Etats-Unis, ont été rendus récemment par cette même université, et par celle de Pennsylvanie, aux musées nationaux de Panama et du Guatemala.

Enfin, l'aventure spirituelle non moins récente de l'homme d'affaires japonais qui, possédant l'épée millénaire d'un roi de Sumatra, a eu l'idée de rendre à l'Indonésie cette arme dans son fourreau incrusté d'or, de diamants, de rubis et de saphirs, peut

montrer que les particuliers aussi connaissent bien l'importance des restitutions.

Un grand nombre de ces retours se fait sans publicité. On peut le regretter, puisqu'en pareil domaine les exemples entraînent souvent d'heureuses imitations. Cependant les initiatives connues sont assez nombreuses pour donner à penser que l'appel lancé le 7 juin 1978 par le Directeur général de l'Unesco "pour le retour à ceux qui l'ont créé d'un patrimoine irremplaçable", sera compris sans délai, et qu'il rendra plus efficaces des négociations encore réticentes.

Cet appel s'adresse en termes émouvants aux gouvernements et aux institutions publiques ou privées, et aussi aux responsables des bibliothèques et des galeries d'art, aux journalistes, aux critiques, aux historiens, aux écrivains...

Mais il faut espérer que les hommes et les femmes d'aujourd'hui, les jeunes surtout auxquels pense M. Amadou M. M'Bow en sollicitant le concours des éducateurs, savent déjà que le respect des œuvres d'art doit se traduire "chaque fois qu'il le faut par le retour de ces œuvres à leur terre natale", et qu'ils comprennent "la blessure que peut ressentir une nation devant la rafle de ses œuvres". Ce public n'a rien à restituer, sans doute, mais son appui est par contre indispensable.

Georges Fradier

LA "MÈRE" (suite de la page 29)

de 1800 personnes désireuses de donner une dimension spirituelle à leur vie. Ses services, organisés par ses propres membres, vont du tissage et de la filature à l'agriculture, en passant par la construction, l'artisanat et le travail des métaux. La manufacture de papier fournit les presses de la communauté, qui éditent en treize langues. Les activités culturelles comprennent la peinture, la sculpture, la musique et divers artisanats.

L'Ashram a donc bien été créé, comme le voulait Sri Aurobindo, "dans un autre but que celui qu'on reconnaît d'habitude à de telles institutions : non pour le renoncement au monde, mais afin d'être un centre et un terrain d'entraînement pour l'évolution d'une autre espèce et d'une autre forme de vie, qui, pour finir, serait animée par une conscience spirituelle supérieure et incarnerait une plus grande vie de l'esprit."

En 1950, Sri Aurobindo mourait, laissant Mère poursuivre seule l'œuvre commune.

En 1952, le Centre international d'éducation Sri Aurobindo est fondé, qui offre aujourd'hui un enseignement allant de la maternelle aux cours universitaires : il est

basé sur la méthode du "libre progrès" conçue et définie par Sri Aurobindo. Jusqu'en 1958, Mère y accueillait elle-même les enfants et leur enseignait le français au cours d'entretiens sur le yoga, ce qui représentait en fait la plus haute initiation possible.

Elle continua de guider chaque disciple, de recevoir des visiteurs venant de partout. Elle enseignait inlassablement à tous les niveaux. Quel que soit l'idéal que nous nous proposons d'atteindre, disait-elle aux disciples, nous ne pouvons le réaliser parfaitement que si nous réalisons la perfection en nous-mêmes. Elle parlait du grand "changement de gouvernement" : le remplacement du gouvernement mental de l'intelligence par le gouvernement spirituel de la conscience, et ce mot, chez elle comme chez Sri Aurobindo, est essentiel.

Pour elle, peut-on croire, il est synonyme de supramental. Quand on prononce ce terme-ci, on imagine une super-intuition, un super-pouvoir de conscience, mais ce n'est pas cela du tout. C'est le pouvoir naturel, la conscience même de la Matière et dans la Matière, qui agit directement, automatiquement, spontanément : et ce

pouvoir, nous le voyons fonctionner dans la Nature, partout autour de nous.

Mère disait qu'elle ne pensait point qu'un seul individu (sur la terre telle qu'elle est à présent), si grand soit-il, puisse, à lui seul, changer le monde, changer la création telle qu'elle est, et réaliser cette vérité supérieure qui sera un monde nouveau, plus vrai, sinon absolument vrai. Elle était certaine qu'un groupe d'individus (soit dans le temps comme une succession, soit dans l'espace comme une collectivité) était indispensable pour que cette vérité puisse se concrétiser et se réaliser. L'accomplissement obéit à des lois d'ensemble qui sont l'expression d'un certain aspect de l'Eternité et de l'Infini.

En 1968, à l'âge de quatre-vingts dix ans, sentant que le monde était prêt à connaître et à comprendre une nouvelle expérience de réalisation de l'unité humaine, Mère lança le projet d'une cité où, un jour, les hommes puissent vivre selon l'idéal tracé par Sri Aurobindo, et portant son nom : "Auroville". Et c'est dans l'élan d'un devenir infini que Mère mourut, le 17 novembre 1973.

Emmanuel Pouchpa Dass

Nos lecteurs nous écrivent

DROITS DE L'HOMME ET LIBERTÉ

La réponse du professeur Vasak à la lettre de Sheila Thompson ne saurait passer sans être relevée.

Si un enfant a besoin du médecin, les soins devront lui être donnés même si cet enfant hurle, crie "assez-vous en" et veut recracher le médicament qu'il doit absorber. Mais si c'est l'adulte qui choisit de laisser la nature suivre son cours, il est en droit de le faire.

De même, il manque à l'enfant la maturité nécessaire pour comprendre à quel point il a besoin d'une éducation pour vivre ici bas ; on restreint donc sa marge de choix jusqu'à ce qu'il approche de l'âge adulte. De plus, la contrainte a pour but d'éviter que, si l'enfant a de lui-même envie d'aller à l'école, il n'en soit pas empêché par des tuteurs égoïstes, voire par un Etat si négligent à l'égard de ses ressortissants que ceux-ci considèrent l'école comme économiquement inaccessible à leurs enfants, quand bien même ces enfants voudraient y aller. S'il ne s'agissait que de choisir entre "maintenant et plus tard", la contrainte serait moins justifiée. Mais le fait est que, lorsqu'on a grandi sans formation, le "rattrapage" est rarement possible. Ceux qui ne peuvent pas pratiquer un métier traditionnel n'exigeant pas de formation scolaire vont donc constituer une classe désavantagée en permanence.

Il est important toutefois de reconnaître que rien n'oblige l'éducation à rester sous sa forme classique. Les tentatives pour forcer les enfants à suivre uniquement les systèmes d'éducation officiels, sans admettre qu'il puissent recevoir une formation adéquate par d'autres moyens, ne sont qu'une parodie de la liberté. Elles doivent en tout cas être condamnées.

Je dénie à quiconque le droit de m'interdire d'être un esclave. Ce que l'on peut dire, c'est que nul n'a le droit de me prendre pour esclave. Cela signifie que, quel que soit mon comportement vis à vis de mon maître, un tel cas n'est pas reconnu par la loi dans la mesure où il entre en conflit avec la notion de liberté humaine. Dans la pratique, le résultat pourra être le même, mais la différence n'en est pas moins significative.

Dès lors que nous autorisons les autorités d'une ville, d'un état, d'une partie du monde, ou même un gouvernement mondial, à définir la "liberté" en des termes inacceptables pour la personne soi-disant "libérée", nous nous dirigeons en droite ligne

vers le "1984" de George Orwell. Malheureusement, la tendance des autorités à "savoir mieux que nous ce qui est bon pour nous" ne devient aujourd'hui que trop manifeste. On en est réduit à prier pour que les choses ne s'aggravent pas : il n'y a rien de pire qu'un tyran convaincu de sa vertu.

E.R. Kermodé,
Bristol
Royaume Uni

Il n'est pas nécessaire de suivre l'objection de Sheila Thomson au soutien que la Déclaration universelle des droits de l'homme donne à l'enseignement élémentaire obligatoire, pour être en désaccord avec l'analogie du professeur Vasak entre la scolarité primaire obligatoire et la suppression de l'esclavage (Nos lecteurs nous écrivent, avril 1978).

Il est assurément possible d'avancer un argument libertaire contre le caractère obligatoire de l'enseignement élémentaire. Et l'on peut même faire valoir un argument libertaire encore plus fort en faveur de l'esclavage volontaire. Soutiendrait-on sérieusement que les communautés internationales devraient interdire la soumission volontaire des prêtres, des moines, des nonnes, et d'autres encore, à la discipline de leur ordre ? N'est-ce pas un droit individuel, pour chaque personne, de consacrer son labeur, librement et sans aucun espoir de récompense matérielle, à une cause en laquelle elle croit ? Tout comme le droit à la vie inclut le libre droit de mourir, et le droit de se marier celui de rester célibataire, le droit de ne pas être forcé au travail inclut aussi le droit de donner librement son travail.

Jeremiah S. Gutman
New York
Etats-Unis

L'ÉCOLE AVANT L'ÉCOLE

Les enfants d'âge préscolaire méritent certainement l'attention que le *Courier de l'Unesco* leur accorde dans son numéro de mai 1978. En milieu favorable, ils acquièrent la notion des valeurs associées au nom de l'Unesco avant d'aller à l'école, avant cinq ou six ans. Je connais un garçon de quatre ans, vivant avec trois autres enfants et quatre adultes, qui a du réfléchir à partir de conversations entendues autour de lui. Plusieurs fois, et sans y avoir été incité, il a fait des remarques comme celles-ci :

"Nous avons des amis dans d'autres pays, non ? Ça serait un drôle de grabuge s'il y avait la guerre, non ?"

"Quand je serai grand, j'irai chercher toutes les bombes et je les jetterai au milieu de la mer".

Et bien que l'Unesco ne soit pas une agence matrimoniale, il peut être intéressant de savoir jusqu'où s'étendent les réflexions de cet enfant :

"Quand je serai grand, a-t-il dit une autre fois, j'irai trouver toutes les mamans (les femmes) qui sont seules et je les amènerai aux papas (aux hommes) qui sont seuls pour qu'ils puissent se marier ensemble".

La réflexion et la formation que supposent ces remarques ont, il faut le reconnaître, plus d'importance même que le fait de pouvoir apprendre à lire. Si beaucoup d'enfants démarreraient dans la vie de cette façon, le monde serait un endroit bien différent... Mais l'éducation des parents est encore dans l'enfance — peut-être même dans les langes.

Nicholas Gillett
Bristol
Royaume Uni

J'ai emporté au CES, dans ma classe de sixième 7, dite d'Adaptation (enfants turcs, algériens, marocains, portugais), des exemplaires du *Courrier*, édition turque et arabe : cela a été du délire ! Plusieurs sont alphabétisés dans leur langue ; chacun lisait et tentait d'expliquer, en français, à son voisin d'un autre idiome, ce qu'il lisait. Pour moi, c'est un usage inattendu et heureux du *Courrier*.

Mlle Renon
Saint-Claude, France

Je vous remercie pour les articles intéressants sur l'éducation des moins de six ans.

Si l'époque de la colonisation est révolue, elle n'en a pas moins laissé certaines séquelles et particulièrement dans l'éducation.

Il est grave pour les pays sous-développés de vouloir copier les schémas de l'éducation européenne et de véhiculer les mêmes valeurs. Il est vital de leur donner les moyens de résoudre leurs problèmes de sous-développement. Il est donc indispensable de repenser le rôle de l'école sous cet aspect.

Dès le plus jeune âge, l'enfant doit être ouvert aux problèmes du développement. Beaucoup de pays, d'Afrique en particulier, ont compris cet impératif et un mouvement d'intensification de l'enseignement technique se développe.

Michel Orliac
Viroflay, France

UN SEUL SOMMAIRE

Je connais votre excellente revue et j'ai eu l'occasion de lire des numéros de la nouvelle édition en catalan, dont je vous félicite. Est-ce que cette nouvelle édition publie les mêmes articles que les autres ? Ou bien n'est-elle qu'une revue d'articles déjà publiés ? Les diverses éditions publient-elles toutes la même chose ?

M. Fortea
Barcelone, Espagne

N.D.L.R. — L'édition catalane est identique à toutes les autres éditions du Courier de l'Unesco. La seule différence, naturellement, est la langue dans laquelle chaque édition est publiée.

1776 ET 1917

Le *Courier de l'Unesco* a consacré tout son numéro de juin 1976 au bicentenaire de l'indépendance des Etats-Unis.

A ce sujet, on peut s'étonner que vous n'ayez pas consacré de numéro spécial à l'événement le plus important de ce siècle pour l'humanité : la Révolution d'Octobre 1917.

L'année dernière, le soixantième anniversaire de cet événement a été célébré par tous les peuples, organisations et organismes internationaux, et par tous les Etats qui aiment la paix, à un moment où l'action de l'URSS et de son gouvernement est capitale pour la paix et le développement harmonieux des relations dans notre monde, un monde qui devient chaque jour plus complexe.

Pedro J. Gutiérrez
Pinar del Rio, Cuba

N.D.L.R. — Le Courier de l'Unesco a consacré son numéro de novembre 1967 à l'URSS, à l'occasion du cinquantenaire de la Révolution d'Octobre.

Vient de paraître aux Presses de l'Unesco

THE IMAGE OF THE BUDDHA

2 500 ans de civilisation et d'art bouddhiques

THE IMAGE OF THE BUDDHA, magnifique livre d'art, contient 470 pages grand format (23 x 30 cm) et près de 400 illustrations en noir et en couleur de très grande qualité. Index, glossaire, bibliographie et cartes complètent l'ouvrage.

L'Unesco a confié la réalisation de cet ouvrage luxueux à l'éditeur japonais KODANSHA. Nous pouvons vous garantir la qualité dans tous les domaines (textes, illustrations, reliure).

Couverture cartonnée, reliée pleine toile sous jaquette couleur plastifiée.

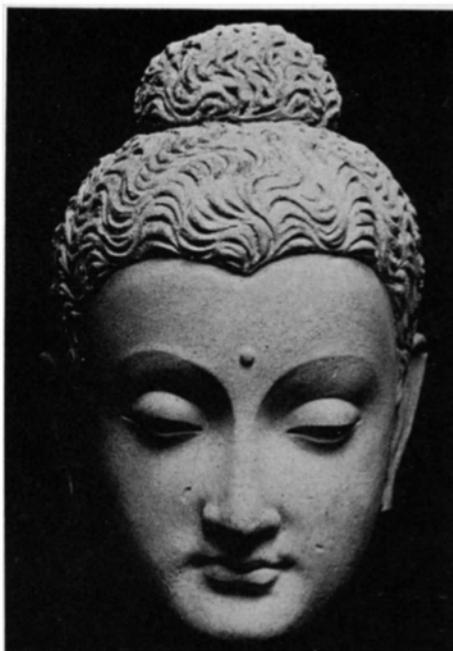
THE IMAGE OF THE BUDDHA se compose de 6 chapitres :

Chapitre I : du 3^e siècle avant J-C au 1^{er} siècle après J-C, les premières conceptions légendaires et symboliques du Bouddha.

Chapitre II : du 1^{er} au 4^e siècle, les premières représentations du Bouddha sous la forme humaine.

Chapitre III : du 4^e au 8^e siècle, l'image du Bouddha parvenue à maturité et à son développement le plus raffiné.

Ces trois chapitres ont trait plus particulièrement à l'Inde et au Pakistan.



Chapitre IV : Les autres régions de l'Asie sont étudiées, depuis l'implantation du bouddhisme jusqu'au 8^e siècle.

Chapitre V : du 8^e au 15^e siècle dans l'ensemble de l'Asie.

Chapitre VI : étude globale des symboles qui ont constamment été utilisés dans l'art bouddhique.

UN LIVRE D'ART MAGNIFIQUE

Prix de vente :

FRANCE : 220 FF Franco (chèque, mandat, CCP Paris 12598-48)

Librairie de l'Unesco

7, place de Fontenoy, 75700 Paris

Librairies relais-Unesco (voir liste ci-dessous).

BELGIQUE : 2085 FB Franco.

CCP 000-007 0823-13

Service du Courrier de l'Unesco

202, avenue du Roi, 1060 Bruxelles

SUISSE : 111,60 FS. CCP 12236

Librairie Payot

6, rue Grenus, 1211 Genève 11

(Autres pays, consultez notre agent de vente).

CET OUVRAGE EST UNIQUEMENT
DISPONIBLE EN ANGLAIS

Pour vous abonner ou vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.

ALBANIE. N. Sh. Botimeve Naim Frasher, Tirana. — ALGÉRIE. Institut pédagogique national, 11, rue Ali Haddad, Alger, Société nationale d'édition et diffusion (SNED), 3 bd Zirout Youcef, Alger. — RÉP. FÉD. D'ALLEMAGNE. Unesco Kurier (Édition allemande seulement : Colmantstrasse, 22, 5300 Bonn. Pour les cartes scientifiques seulement : Geo Center, Postfach 800830, 7000 Stuttgart 80. Autres publications : S. Karger GmbH, Karger Buchhandlung, Angerhofstr. 9, Postfach 2, D-8034 Germering/München. — REP. DEM. ALLEMANDE. Buchhaus Leipzig, Postfach, 140, Leipzig. Internationale Buchhandlungen, en R.D.A. — AUTRICHE. Dr Franz Hain, Verlags- und Kommissionbuchhandlung, Industriehof Stadlau, D' Otto Neurath - Gasse, 1220 Vienne. — BELGIQUE. Ag. pour les publications de l'Unesco et pour l'édition française du "Courrier" : Jean de Lannoy, 202, Avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP 000-0070823-13. Édition néerlandaise seulement : N.V. handelmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Dourne-Antwerpen. — REP. POP. DU BÉNIN. Librairie nationale, B.P. 294, Porto Novo. — BRÉSIL. Fundação Getúlio Vargas, Editora-Divisão de Vendas, Caixa Postal 9.052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro RJ — BULGARIE. Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia. — CAMEROUN. Le secrétaire général de la Commission nationale de la République unie du Cameroun pour l'Unesco, B.P. N°1600, Yaoundé. — CANADA. Renouf Publishing Co. Ltd., 2182 St. Catherine Street West, Montréal, Que H3H 1M7. — CHILI. Bibliocentro Ltda., Casilla 13731 Constitución n° 7, Santiago (21). — REP. POP. DU CONGO. Librairie populaire B.P. 577 Brazzaville. — CÔTE-D'IVOIRE. Centre d'édition et de diffusion africaines, B.P. 4541, Abidjan-Plateau. — DANEMARK. Ejnar Munksgaard Ltd., 6, Norregade, 1165 Copenhagen K. — ÉGYPTE (REP. ARABE D'). National Centre for Unesco Publications, N° 1, Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire. — ESPAGNE. Ediciones Liber. Apartado 17, Ondárroa

(Viscaya) ; Sr. A. González Donaire, Aptdo de Correos 341, La Coruna. Libreria Al -Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4. Mundi-Prensa Libros, S.A. Castello 37. Madrid 1. LITEXSA, Libreria Técnica Extranjera, Tuset, 8-10 (Edificio Monitor) Barcelona. Mundi-Prensa Libros, S.A., Castelló 37, Madrid 1. — ÉTATS-UNIS. Unipub. Box 433, Murray Hill Station, New York, N.Y. 10016. — FINLANDE. Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki. — FRANCE. Librairie Unesco, 7-9, place de Fontenoy, 75700 Paris. C.C.P. 12.598.48 — GRÈCE. Librairies internationales. — HAÏTI. Librairie A la Caravelle, 26, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — HAUTE-VOLTA. Lib. Attie B.P. 64, Ouagadougou. — Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique ». Ouagadougou. — HONGRIE. Akadémiai Könyvesbolt, Váci U.22, Budapest V., A.K.V. Könyvtárosok Boltja. Népköztasasag utja 16, Budapest VI. — INDE. Orient Longman Ltd. : Kamani Marg, Ballard Estate, Bombay 400 038 ; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13 ; 36a Anna Salai, Mount Road, Madras 2. B-3/7 Asaf Ali Road, Nouvelle-Delhi 1, 80/1 Mahatma Gandhi Road, Bangalore-560001, 3-5-820 Hyderguda, Hyderabad-500001. Publications Section, Ministry of Education and Social Welfare, 511, C-Wing, Shastri Bhavan, Nouvelle-Delhi-110001 ; Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 700016 ; Scindia House, Nouvelle-Delhi 110001. — IRAN. Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Iranchahr Chomali N° 300 ; B.P. 1533, Téhéran, Kharazmie Publishing and Distribution Co. 28 Vessal Shirazi St, Shahrzra Avenue, P.O. Box 314/1486, Téhéran. — IRLANDE. The Educational Co. of Ir. Ltd., Ballymount Road Walkinstown, Dublin 12. — ISRAËL. Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstores ; 35, Allenby Road et 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv ; 9 Shlomzion Hamalka Street, Jérusalem. — ITALIE. Licosa (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — JAPON. Eastern Book Service Inc. C.P.O Box 1728, Tokyo 100 92. — LIBAN. Libraires Antone, A. Naouf et Frères ; B.P. 656, Beyrouth. — LUXEMBOURG. Librairie Paul Bruck, 22, Grand-Rue, Luxembourg. — MADAGASCAR. Toutes les publications : Commission nationale de la Rép. dém. de Madagascar pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — MALI. Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — MAROC. Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat, C.C.P. 68-74. « Courrier de l'Unesco » : pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 20, Zenkat Mourabidine, Rabat (C.C.P. 324-45). — MARTINIQUE. Librairie « Au Bouf' Mich », 1, rue Perrinon, et 66, av. du Parquet, 972, Fort-de-France. — MAURICIE. Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street ; Port-Louis. — MEXIQUE. SABA, Servicios a Bibliotecas, S.A., Insurgentes Sur N° 1032-401, México 12. — MONACO. British Library, 30, boulevard des Moulins, Monte-Carlo. — MOZAMBIQUE. Instituto Nacional do Livro e do

Disco (INLD), Avenida 24 de Julho, 1921 r/c e 1^o andar, Maputo. — NIGER. Librairie Mauclet, B.P. 868, Niamey. — NORVÈGE. Toutes les publications : Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Litteraturtjeneste Box 6125 Oslo 6. — NOUVELLE-CALÉDONIE. Reprex S.A.R.L., B.P. 1572, Nouméa. — PARAGUAY. Agencia de diarios y revistas, Sra. Nelly de Garcia Astillero, Pte. Franco N° 580 Asunción. — PAYS-BAS. « Unesco Koerier » (Édition néerlandaise seulement) Systemen Keesing, Ruysdaelstraat 71-75. Amsterdam-1007. Agent pour les autres éditions et toutes les publications de l'Unesco : N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9. 's-Gravenhage — POLOGNE. ORPAN-Import. Palac kultury i Nauki, 00-901 Varsovie, Ars-Polona-Ruch, Krakowskie - Przedmiescie N°7, 00-068 Varsovie. — PORTUGAL. Dias & Andrade Ltda. Livraria Portugal, rue do Cormo, 70, Lisbonne. — ROUMANIE. ILEXIM. Romlibri, Str. Biserica Amzei N° 5-7, P.O.B. 134-135, Bucarest. Abonnements aux périodiques : Romprestatitela calea Victoriei 29, Bucarest. — ROYAUME-UNI. H.M. Stationery Office P.O. Box 569, Londres S.E. 1. — SÉNÉGAL. La Maison du Livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar, Librairie Clarifrique, B.P. 2005, Dakar, Librairie « Le Sénégal » B.P. 1954, Dakar. — SEYCHELLES. New Service Ltd., Kingsgate House, P.O. Box 131, Mahé. — SUÈDE. Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan, 2, Box 16356, 103-27 Stockholm, 16. Pour le « Courrier » seulement : Svenska FN-Forbundet, Skogstrand 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm-Postgiron 184692. — SUISSE. Toutes publications. Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich. C.C.P. 80-23383. Librairie Payot, 6, rue Grenus, 1211, Genève 11. C.C.P. : 12.236. — SYRIE. Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas. — TCHÉCOSLOVAQUIE. S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente) ; Zahracini Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam. 6, 893 31 Bratislava. — TOGO. Librairie Évangélique, B.P. 1164, Lomé, Librairie du Bon Pasteur, B.P. 1164, Lomé, Librairie Moderne, B.P. 777, Lomé. — TRINIDAD ET TOBAGO. Commission Nationale pour l'Unesco, 18 Alexandra Street, St. Clair, Trinidad, W.I. — TUNISIE. Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — TURQUIE. Librairie Hachette, 463 Istiklal Caddesi ; Beyoglu, Istanbul. — U.R.S.S. Mejdunarodnaya Kniga, Moscou, G-200 — URUGUAY. Editorial Losada Uruguayua, S.A. Libreria Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — YUGOSLAVIE. Jugoslovenska Knjiga, Trg Republike 5/8, P.O.B. 36, 11-001 Belgrade. Drzavna Zaloza Slovenje, Titova C 25, P.O.B. 50, 61-000 Ljubljana. — REP. DU ZAIRE. La librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la Rép. du Zaire pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa. —

actualité unesco

Bulletin publié par
l'Office de l'information
du public
Unesco
7, place de Fontenoy
75700 Paris, France

Quel monde laissons-nous à nos enfants ?

C'est un avenir bien incertain que nous léguons à nos enfants, ont répondu les personnalités éminentes qui s'étaient retrouvées pour discuter de ce thème : "Quel monde laissons-nous à nos enfants ?" à la Table ronde qui s'est tenue au Siège de l'Unesco en juin dernier.

M. Amadou Mahtar M'Bow, Directeur général de l'Unesco, avait d'emblée donné le ton des débats, en déclarant que "le monde dans lequel ces enfants voient le jour actuellement est non seulement un monde en crise, mais un monde qui subit une véritable mutation. Cette mutation n'est pas simplement d'ordre technique ; elle affecte le système de pensée, les valeurs, les modes de communication, les relations humaines, les rapports entre sociétés, confrontant ainsi l'humanité entière à des défis graves et nouveaux".

Madame Estefania Aldaba-Lim, Sous-secrétaire général des Nations Unies chargée d'organiser l'Année internationale de l'enfant prévue pour 1979, lui a fait écho : soulignant la pauvreté et la misère où vivent des millions d'enfants, elle a fait remarquer que la moitié des décès enregistrés dans le monde, en toute année, sont des morts d'enfants de moins de quinze ans.

Parmi les participants à la Table ronde se trouvaient trois lauréats de prix Nobel, un ancien chef d'Etat (Daniel Oduber, du Costa Rica), un spécialiste du cerveau, un spécialiste des questions concernant les aveugles, la princesse

Caroline de Monaco, ainsi que des musiciens, des éducateurs, des écrivains et des économistes ; ils ont adopté, à l'issue de trois journées d'échanges de vues, un rapport rédigé par Peter Ustinov en ces termes :

"Nous sommes responsables de l'avenir de nos enfants tout autant que nous le sommes du nôtre, et cet avenir est indissociable de l'état de choses existant dans le monde tel que nous le voyons devant nous. De toute évidence, ce monde ne semble pas en voie de s'améliorer, en dépit des grands espoirs que nous plaçons dans la science, comme toujours, pour résoudre nos problèmes.

La prolifération des armements a atteint un degré sans précédent dans l'histoire de la planète, et ce que chacun doit contribuer aux dépenses militaires équivaut, en moyenne, à deux semaines de son salaire annuel. Un quart de

toutes les activités scientifiques aboutit à la fabrication d'armes. L'explosion démographique se traduit chaque année par un excédent, par rapport aux décès, de l'ordre de 75 à 80 millions de naissances. Les sources mondiales d'énergie, extraite surtout des combustibles fossiles, s'épuisent rapidement à un rythme annuel qui est dix fois supérieur à toute possibilité de les remplacer ; de nombreux pays, pourtant foncièrement agricoles, en sont ainsi réduits à importer des denrées alimentaires, et ce à des prix toujours en hausse, car les principales puissances, pour maintenir leurs énormes dépenses au niveau actuel, exportent leur inflation.

Les inégalités qui séparent les nantis de ceux qui sont démunis croissent continuellement au lieu de diminuer, et aux dominations militaire et coloniale a succédé une domination économique.

Photo Unesco - Dominique Roger



A la Table ronde de l'Unesco : Philip Noel-Baker, Prix Nobel de la Paix, et la Princesse Caroline de Monaco.

Ce sont, sur une telle Terre, la confusion, la pénurie, la malnutrition, et la menace de l'anéantissement total, qui pèsent, tel un sombre nuage, sur l'avenir de nos enfants.

Les villes se gonflent à une vitesse telle que, selon toute probabilité, la moitié de la population mondiale y vivra en l'an 2000. Et, dans la foulée, on peut s'attendre à ce qu'il y ait un milliard de chômeurs à ce moment-là, pour peu que la tendance présente se maintienne.

Il n'est donc pas surprenant que de nombreux intervenants, connaissant ces réalités et d'autres statistiques encore, aient tenu à dénoncer l'urgente gravité de la situation actuelle alors que les enfants, qui sont le quart de la population du monde, manquent déjà d'écoles, d'hôpitaux et d'aliments, tant est lourd le fardeau de la course aux armements, — pour ne rien dire des cas de plus en plus nombreux d'abus et de mauvais traitements, de la prostitution de mineurs, et de l'alarmante montée de la violence, ce pour quoi certains spectacles irresponsables diffusés par les grands moyens d'information doivent être en partie au moins incriminés.

Le sentiment unanime a prévalu que les ressources mondiales fabuleuses que nous devons à la nature et à la science doivent, dans les plus brefs délais, être détournées d'utilisations négatives pour servir à satisfaire les besoins fondamentaux de l'humanité dans son entier, et que la révision de nos priorités est une nécessité vitale.

Plusieurs orateurs ont déploré un certain fléchissement de la moralité individuelle et collective ; on a proposé certaines solutions envisageables, allant du retour aux principes éthiques de la religion aux possibilités d'intervenir éventuellement sur le cerveau humain directement, afin de l'orienter vers des finalités positives

et constructives ; mais de toutes les suggestions praticables, la plus commune a été d'insister sur la nécessité de faire appel à la conscience de chacun. Seule une opinion publique pleinement informée peut être une force, telle qu'elle l'est déjà devenue pour la défense des droits de la femme et celle de la nature.

Dorénavant, et à l'aube de l'Année internationale de l'enfant, il convient que ce dernier à son tour retienne l'attention et frappe l'imagination de tous. Nous avons 250 millions d'enfants déshérités sur notre conscience et, à l'avenir, la joie qu'est l'arrivée d'un nouveau membre dans une famille se ternira de plus en plus d'une inquiétude et d'une crainte croissantes, à moins que nous sachions comprendre tout de suite que, quelle que soit la race, la religion et la nationalité de cette famille, le nouveau-né est avant tout un membre de l'espèce humaine, et que nous en avons la responsabilité morale et physique, tous et chacun. »

Les participants avaient été invités à titre personnel par un comité d'organisation présidé par M. Jean d'Ormesson, de l'Académie française. Ce sont : Estefania Aldaba-Lim, Anatole Alexine, Léon Boissier-Palun, William G. Brohier, Schuyler Chapin, Samuel Cookey, J.R. Delgado, Paolo Grassi, Han Suyin, Paul-Marc Henry, Aziza Hussein, Michiko Inukai, Alfred Kastler, Prem Kirpal, Tchavdar Kuranov, Carmen Romano de Lopez Portillo, Gertrud Lutz, Sean MacBride, Mircea Malitza, Annette M'Baye d'Erneville, M.L. Mehrotra, Hephzibah Menuhin Hauser, S.A.S. la Princesse Caroline de Monaco, Philip Noel-Baker, Daniel Oduber, Jean d'Ormesson, Bibiano Osorio-Tafall, Aurelio Peccei, Marcel Roche, Léon Schwarzenberg, Janez Stanovnik, Alvin Toffler, Peter Ustinov et Victor Vasarely.

Télévision : les journaux résistent

La télévision fera-t-elle disparaître la presse écrite ? Accaparera-t-elle de plus en plus les regards de tous les lecteurs ?

Apparemment non, si l'on en croit l'Annuaire statistique de l'Unesco dont la dernière édition vient d'être publiée. Il est vrai que les Etats-Unis comptent un poste de télévision pour deux habitants (de même d'ailleurs que Monaco) et que la lecture des journaux y a fortement diminué depuis dix ans. En revanche, le nombre des quotidiens publiés aux Etats-Unis est passé de 1751 en 1965 à 1812 en 1975.

Ces tendances peuvent s'observer dans d'autres pays. Pendant la même période, le nombre de journaux a augmenté de 525 à 835 en Inde. En Union Soviétique, il est passé de 639 à 691, en Suède de 119 à 135, au Royaume-Uni de 110 à 111. En outre, la diffusion des journaux a augmenté en Union Soviétique et en Suède bien que le nombre des lecteurs ait diminué au Royaume-Uni tout comme aux Etats-Unis. En Suisse, on dénombre moins de journaux mais davantage de lecteurs. En France le nombre des quotidiens a diminué comme celui des lecteurs.

Selon l'Annuaire, les Suédois sont les plus grands lecteurs de quotidiens du monde : ils en publient 572 exemplaires pour mille habitants. Les Japonais les suivent de près : ils atteignaient, en 1974, 526 exemplaires pour mille habitants (mais les chiffres de 1975 ne sont pas encore connus). Viennent ensuite la République démocratique allemande avec 472 exemplaires, l'Islande avec 431, la Norvège avec 412. Les Etats-Unis se situent plutôt en fin de liste avec 287 exemplaires, en diminution par rapport à 1965 (310).

D'autre part les Etats-Unis, avec 571 récepteurs de télévision par mille habitants, ne sont dépassés que par Monaco (640). Le Canada se range en troisième position avec 411 postes pour mille habitants, suivi par la Suède (352), le Royaume-Uni (320), le Danemark (308), la République démocratique allemande (307), la République fédérale d'Allemagne et la Finlande (306 chacune).

144 réserves de la biosphère

Deux ans à peine après que les premières réserves de la biosphère aient été entérinées par le Conseil international de coordination du Programme MAB sur l'homme et la biosphère, leur réseau compte déjà 144 réserves situées dans 35 pays. M. Amadou Mahtar M'Bow, Directeur général de l'Unesco, a déclaré récemment, dans son rapport au Conseil exécutif, qu'il espérait "qu'un jour de

telles réserves existeront dans la plupart de pays et, surtout, que des moyens pourront être trouvés pour établir des liens entre les réserves situées dans les diverses parties du monde. En tout cas, ce réseau, s'il se développe, peut contribuer efficacement à la protection de l'environnement."

C'est en juin 1976 que la première liste de réserves de la biosphère avait été approuvée. Elle comportait notamment des régions situées aux Etats-Unis, en Iran, en Norvège, en Pologne, au Royaume-Uni, en Thaïlande, en Uruguay, en Yougoslavie et au Zaïre.

L'Unesco à travers ses publications



La "Semaine du livre Unesco", qui promet d'être une grande exposition, se tiendra au Siège de l'Unesco, à Paris, du 26 septembre au 5 octobre, et tous nos lecteurs sont cordialement invités à la visiter.

Ils y trouveront un large choix d'ouvrages que l'Unesco, depuis sa fondation en 1946, a publiés dans tous les domaines auxquels elle a étendu son action : éducation, science, sciences sociales, culture, communication, droits de l'homme.

Trois terminaux informatiques raccorderont l'exposition à l'ordinateur central de l'Unesco. Les visiteurs auront ainsi la possibilité de poser des questions sur la gamme entière des publications de l'Organisation, et de consulter en outre le glossaire plurilingue informatisé de terminologie technique qui est destiné à faciliter la traduction de documents difficiles.

Pour mieux lutter contre la pollution des mers

Les mesures de surveillance internationale de la pollution marine se sont multipliées très rapidement, ces dernières années, et l'inquiétude ressentie par l'opinion publique à la suite de désastres comme ceux du Torrey Canyon, et récemment de l'Amoco Cadiz, y a bien contribué.

Or il faut aller bien plus loin, déclare Michael Waldichuk, un Canadien spécialiste des sciences de la mer et qui fait autorité en la matière. Dans "Pollution marine mondiale : aperçu général", une étude que la Commission océanographique intergouvernementale publie dans sa Série technique (n° 18), Waldichuk dresse la liste d'une quinzaine de conventions internationales, de traités, de protocoles, de réglementations et d'accords de normalisation déjà en vigueur, ainsi que de 21 autres documents en voie de préparation ou déjà adoptés, mais non encore appliqués.

Et il constate aussi que dans leur majorité ils s'appliquent seulement à la pollution marine générale, aux dégâts dus aux hydrocarbures et aux substances radioactives, et qu'il convient de s'entendre d'urgence sur une législation internationale visant trois autres domaines majeurs : les sources

polluantes situées sur le littoral, décharges des rivières incluses, les polluants de l'atmosphère, et la pollution due à l'exploration et à l'exploitation du fond des océans et de leur sous-sol.

Cette publication, qui sortira sous peu, passe aussi en revue les recherches en cours actuellement, pour reprendre la conclusion qu'il faut faire davantage encore : "On connaît assez mal la répartition des polluants critiques dans le monde et dans les océans... Avant de pouvoir déterminer les tendances, il faut avoir effectué une étude de base afin de connaître exactement le niveau actuel des polluants critiques dans l'eau, la biota et les sédiments des océans et dans les principales voies d'accès (fleuves, zone littorale et atmosphère). (En novembre dernier, l'Assemblée de la COI a demandé à son secrétariat de préparer le plan d'opérations requis pour une telle étude).

Une autre brochure récente de l'Unesco, "La pollution dans le milieu marin" décrit en termes généraux tout l'ensemble de la question, et donne ensuite le sommaire des activités de chacune des organisations concernées dans la famille des Nations Unies, ainsi que de celles de plusieurs organisations internationales non gouvernementales.

Un biochimiste devient directeur général adjoint de l'Unesco

M. Federico Mayor, biochimiste espagnol, professeur de biochimie et de biologie moléculaire, directeur du Centre de biologie moléculaire du Conseil supérieur de la recherche scientifique, a été nommé Directeur général adjoint de l'Unesco.

Photo Unesco - Michel Claude



M. Federico Mayor.

Docteur en pharmacie de l'Université de Madrid, M. Mayor a été "senior fellow" à Trinity College, Oxford, avant d'occuper la chaire de biochimie de l'Université de Grenade en 1963. Puis il a exercé les fonctions de recteur de cette université, ainsi que de vice-ministre de l'éducation et de la science.

Appartenant à plusieurs sociétés savantes, M. Mayor avait été élu député en 1977, et présidait la Commission de l'éducation et des sciences de la Chambre des Députés.

Des spécialistes de programmes scolaires retournent à l'école

Des experts d'une vingtaine de pays, spécialistes des programmes scolaires de l'enseignement primaire, referont leurs classes cet été lorsqu'ils participeront au séminaire de quatre semaines organisé par les Nations Unies à Genève, puis par l'Unesco à Paris.

A Genève, les participants suivront les conférences de hauts fonctionnaires des Nations Unies, ils assisteront aux sessions du Conseil économique et social (ECOSOC), visiteront les sièges de plusieurs organisations spécialisées de la famille des Nations Unies et le Bureau international de l'éducation. A Paris, le gros du programme sera consacré à des

discussions techniques sur les méthodes et les matériels pédagogiques nouveaux. Les participants recevront en outre une aide pour préparer des projets de programmes scolaires, des leçons types, des unités d'enseignement, ou d'autres sortes de matériel pédagogique, écrit ou audiovisuel.

Cette opération, baptisée Programme triangulaire des bourses des Nations Unies, a pour but de rendre plus efficace, dans les écoles et les établissements d'enseignement normal, la façon dont on y fait connaître l'action des Nations Unies : on veut surtout mettre en valeur le travail

effectué en matière de paix, de droits de l'homme, de développement, d'environnement et de population. Organisé conjointement par l'Unesco et les Services d'information des Nations Unies, ce Programme triangulaire des bourses avait été créé dès 1961 pour donner à de jeunes journalistes et écrivains la possibilité de s'informer avec précision et d'étudier directement à la source le travail qui s'effectue aux Nations Unies. Il a été ultérieurement élargi et étendu aux auteurs de manuels scolaires et aux spécialistes des émissions éducatives à la radio. La série des séminaires destinés aux spécialistes des programmes scolaires a débuté en 1975.

Un demi million de dollars à la culture

Le total de l'assistance financière que le Fonds international pour la promotion de la culture a accordée depuis qu'il a commencé ses opérations, se monte déjà à plus d'un demi million de dollars répartis entre 18 projets en cours dans diverses parties du monde. Ils portent,

entre autres, sur la publication d'une collection de livres pour enfants inspirés de contes populaires d'Amérique centrale, sur des activités de formation et de diffusion des arts du spectacle traditionnels d'Asie, sur la dotation d'un prix spécial réservé aux jeunes cinéastes d'Afrique, et sur un programme d'animations socio-culturelles dans le Jura de part et d'autre de la frontière franco-suisse.

Le Fonds, qui veut mettre en pratique le principe inscrit dans la Déclaration

universelle des droits de l'homme, que "toute personne a le droit de prendre part librement à la vie culturelle de la communauté", avait été créé en novembre 1974 par une résolution de la Conférence générale de l'Unesco. Après deux années de travail environ, consacrées à l'organiser, à le faire connaître et à lancer des campagnes de financement, il a commencé depuis 1977 ses opérations d'assistance effective.

A bicyclette et en maillot vert pour sauver la nature

M. Amadou Mahtar M'Bow, Directeur général de l'Unesco, est allé saluer 60 cyclo-écologistes du groupe "Sauvons la nature" prenant le départ de la première étape de leur périple de deux mois à travers l'Europe, qui doit les mener de Paris à Moscou.

Le but de ce tour d'Europe en maillot vert, auquel participent des femmes et des hommes âgés de 17 à 73 ans, est de rendre l'opinion sensible à la gravité des menaces qui pèsent sur l'environnement en Europe.



Photo Unesco - Michel Claude

MES ANNÉES AUPRÈS DE TOLSTOÏ



Extraits du journal inédit du médecin de Tolstoï

Le *Courrier de l'Unesco* célèbre le cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Léon Tolstoï (1828-1910) en publiant dans ce numéro des extraits choisis, inédits, des "Carnets de Iasnaïa Poliana" où Douchan Petrovitch Makovitski, médecin personnel de l'écrivain entre 1904 et 1910, a noté ses propos (voir page 14). Ses notes nous livrent d'emblée un tableau saisissant de la vie quotidienne de Tolstoï, et constituent de surcroît une évocation exceptionnelle de l'époque où elles furent consignées, par la liberté et la spontanéité des propos de Tolstoï qui commente le monde et son évolution. Ce tableau de son ami le peintre Répine nous montre Tolstoï labourant un champ du domaine familial de Iasnaïa Poliana. Il se trouve aujourd'hui au musée Russe de Léningrad.